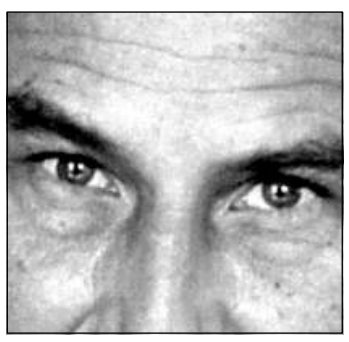
Le Monde
DES LIVRES
VENDREDI 25 JUIN 2004

HISTOIRE
Pierre Birnbaum et l'identitié juive en démocratie. Les écrits politiques de Max Weber.
page V

LIVRES DE POCHE
Les romans maritimes de Pierre Mac Orlan. Maigret, commissaire de la côte. Louis Guilloux.
page VI

ESSAIS
Le climat de 1303 à 1741, d'Emmanuel Le Roy Ladurie ; pluie, soleil et imaginaire, de Lucian Boia.
page VII



LITTÉRATURES
EN LANGUE ALLEMANDE
Rencontre avec Michael Krüger (photo), essayiste, poète et romancier, patron des éditions Hanser. Egalement, Thea Dorn, Michael Kleeberg et les écrivains suisses Gerhard Meier et Markus Werner.
page III

Tchekhov, un serein désespoir

Le centenaire de la mort de l'écrivain est l'occasion de découvrir les nouvelles de jeunesse, où perce déjà le cœur d'une œuvre dédiée à « la personne humaine, cette âme unique et vivante », et un portrait inattendu du maître par son ami Ivan Bounine

■ **Philippe-Jean Catinchi**

PAVEL PETROV/LASKI DIFFUSION

« Anton Tchekhov », peint par son frère Nicolas en 1884

La scène semble échappée d'une de ses nouvelles. Sur le quai de la gare de Moscou, les amis d'Anton Tchekhov (1860-1904) attendent l'arrivée de la dépouille de l'écrivain, mort à l'hôtel Sommer de Badenweiler, petite station thermale de Forêt-Noire. Soudain le train s'immobilise et une fanfare militaire joue une marche funèbre. Le cortège se forme et les voilà partis derrière le cercueil... du général Keller, mort en Mandchourie. Convoyé dans un wagon vert destiné au transport des huîtres – *« On ne sait pas très bien pourquoi »*, reconnaît Natalia Ginzburg qui rapporte l'anecdote au terme de sa *Vie de Anton Tchekhov* –, le corps de l'homme de lettres sera finalement acheminé au cimetière où une foule immense l'attendait.

Pour célébrer un prosateur d'exception, reparaissent, conjointement chez 10/18 et Gallimard, des nouvelles introuvables que le second éditeur prétend un peu vite inédites. On n'ergotera pas malgré l'impropriété du terme, tant ces pièces manquantes, de fait introuvables, confirment le génie du maître. Sans doute est-ce la parution précoce de ces premières nouvelles – Tchekhov, qui a quitté Taganrog pour Moscou et la faculté de médecine, a juste 20 ans quand il compose la savoureuse « Lettre à un savant voisin » parue à l'automne 1881 dans l'hebdomadaire satirique *La Cigale* – qui les a fait négliger, comme la faible considération des feuilles humoristiques qui les accueillent. C'est d'autant moins mérité qu'on y trouve d'emblée son ton virtuose, radical, féroce même.

Ivan Bounine, qui fut un ami et un témoin (plus qu'un exégète) précieux de l'écrivain, souscrit à cette définition de l'art de Tchekhov qu'exposa dès 1908 Chestov dans *La Création ex nihilo* : *« Tchekhov était un pilleur d'épaves, un mage, un sorcier, un exorciseur, ce qui explique son attirance singulière pour la mort, la décomposition, la décrépitude, le désespoir.* (...) *Le vrai héros de Tchekhov, c'est l'homme désespéré. »* Avec une touche grinçante, voire franchement comique, pour habiller une philosophie dont la lucidité simplement crue le plaça commodément au rang des chantres d'une brumeuse nostalgie slave.

Et Bounine, rassemblant ses souvenirs en vue de célébrer les 50 ans de la disparition de son ami – la mort l'empêchera de mener à bien son projet, mais le manuscrit inachevé, aujourd'hui traduit, livre une vision captivante d'un homme qui plaisante, s'émeut, reste pudique mais ignore l'indifférence –, de citer son amie Maria Kallache, qui sous un pseudonyme masculin avance une lecture captivante du maître : *« Tchekhov semblait dire dans toute son œuvre : "L'homme, quelle tragédie ! C'est effrayant et triste à pleurer."* [Plaçant] *au-dessus de tout la personne humaine prise dans son individualité, cette âme unique et vivante qui, selon les paroles de l'Evangile, vaut plus que le monde entier »* (Kourdioumov, *Un cœur troublé*, 1934).

Tout est déjà là dans les premières nouvelles d'un jeune étudiant sans le sou, chargé d'assumer une famille nombreuse – il subvient aux besoins de ses frères et sœur –, et qui semble avoir eu très tôt l'intuition du tragique social ordinaire comme des travers de l'expression littéraire. Sans l'once d'une méchanceté toutefois pour ses personnages, puisqu'il réserve sa férocité au traitement littéraire de ses saynètes.

Ainsi le cruel « Elle et lui » – ou « Lui et elle » puisque les deux versions aujourd'hui publiées se jouent de l'ordre – qui campe une cantatrice laide et son « caissier » de mari sans charger leurs ridicules ; le splendide « Il a compris » où un moujik boiteux et *« louchant des deux yeux »* n'échappe au châtiment promis aux braconniers qu'en plaidant que l'instinct de la chasse tient de la maladie. *« Tout comme la boisson »* – ce qui rend n'importe quel juge solidaire des justiciables ; « Un rêve », un conte de Noël terrible où un cauchemar qui conduit à une action compassionnelle se paie des travaux forcés ; « La nuit de Noël », pis encore, où une jeune épousée, qui attend son époux menacé d'être englouti par la débâcle, s'effraie moins de sa mort que de son retour et tombe le masque en un hurlement à fendre l'âme (*« Et l'on y entendit tout : son mariage forcé, l'insupportable aversion qu'elle éprouvait pour son mari, l'angoisse de la solitude et enfin l'espoir d'être veuve et libre à jamais brisé »*) ; le mari comprend et se soumet au désir de la belle, qui découvre en le perdant qu'elle pouvait l'aimer ; « Le malheur des autres », où les nouveaux acquéreurs d'une propriété champêtre mesurent le nécessaire travail d'amnésie pour supporter le tort fait aux anciens occupants ruinés : *« Il fallut beaucoup repeindre, recoller et casser pour oublier le malheur des autres. »*

Les récits de jeunesse font un retour d'autant plus remarqué qu'on en retrouve certains dans les deux anthologies qui paraissent aujourd'hui. Lesquelles n'épuisent pas notre curiosité puisque, avec les quelque 250 textes inclus dans l'édition des nouvelles de la « Bibliothèque de la Pléiade », nous disposons désormais de la moitié seulement du corpus complet, composé entre 1880 et 1898.

On patientera en découvrant les fragments de correspondance présentés comme la recommandation d'un expert (les deux cahiers iconographiques de ces *Conseils à un écrivain* sont épatants) et surtout en pénétrant, grâce à Ivan Bounine, dans l'intimité d'un auteur épris d'une simplicité trop confondante pour permettre les récupérations partisanes (*« On me reproche souvent, Tolstoï le premier, de m'attacher à des banalités, de ne pas concevoir des héros positifs, des révolutionnaires, des Alexandre de Macédoine ou à la rigueur des "hommes justes" comme chez Leskov. Mais où voulez-vous que je les prenne ? »*).

Reste l'évocation de *« grandes mains, sèches et belles »*, d'une langue exacte dont il usait *« sobrement, sans chercher l'effet, sans faire mousser les bonheurs d'expression »*, d'une maison accueillante et d'une écoute attentive, d'un silence, d'une toux, d'un regard mi-clos et d'un visage songeur *« où se lisait quelque pensée mélancolique et sereine, presque grave »*. Mais sans désespoir ni exaltation.

★ *Premières Nouvelles 1880-1882,* d'Anton Tchekhov. Traduites du russe par Madeleine Durand, 10/18, « Domaine étranger », 384 p., 7 €.
★ *Le Malheur des autres,* nouvelles choisies et traduites du russe par Lily Denis, Gallimard, « Du monde entier », 324 p., 20 €.
★ *Conseils à un écrivain,* textes choisis et présentés par Piero Brunello, traduits du russe par Marianne Gourg, suivis de ***Vie de Anton Tchekhov,*** de Natalia Ginzburg, traduit de l'italien par Béatrice Vierne, Anatolia/Le Rocher, 288 p., 19,90 €.
★ *Tchekhov,* d'Ivan Bounine, traduit du russe, préfacé et annoté par Claire Hauchard, éd. du Rocher, 216 p., 19 €.

EXTRAIT

Il n'y a jamais eu d'écrivain de la trempe de Tchekhov !

On a du mal à imaginer tout ce qu'il a pu entreprendre en sept ans, alors qu'il était rongé par une maladie à l'issue fatale : le voyage à Sakhaline, la rédaction du compte-rendu à son retour, l'organisation des secours pendant la famine et pendant l'épidémie de choléra, l'exercice quotidien de son métier de médecin, la construction d'écoles, l'aménagement de la bibliothèque de Taganrog, les démarches dans sa ville natale pour élever un monument à Pierre le Grand !

Et on a trouvé moyen de lui reprocher son manque de conscience morale ! Pour la simple raison qu'il refusait tout engagement partisan, préférant sauvegarder avant tout sa liberté de création. C'est cette indépendance d'esprit qu'on ne lui pardonnait pas, et qu'on ne lui a pas pardonnée pendant longtemps. *(« Tchekhov », d'Ivan Bounine, p. 131-132.)*

APARTÉ

Maléfices

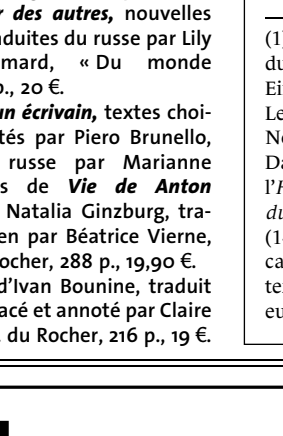
UN PASTEUR luthérien du XVII[e] siècle exerçant son ministère dans une zone désolée ; un récit autobiographique halluciné où le narrateur décrit ses souffrances et terreurs indicibles ; l'univers singulier de l'Islande au cours la *« longue nuit »* de la domination danoise : toutes les conditions susceptibles de rebuter pouvaient sembler réunies. Il n'en est pourtant rien et l'extraordinaire récit du pasteur Jon Magnusson (1) relatant les sortilèges diaboliques dont il fut la victime à la fin des années 1650 s'impose comme l'un des très grands textes d'histoire de la sorcellerie moderne au même titre que les procès frioulans étudiés par Carlo Ginzburg.

Parfaitement présentée par Einar Mar Jonsson dans son introduction, l'histoire fébrile et inquiète du pasteur assailli de mille tourments par ses sorciers de paroissiens s'avère, en effet, captivante et exemplaire.

Olivier Christin
Lire la suite page VIII

(1) *Histoire de mes souffrances* (traduit de l'islandais et présenté par Einar Mar Jonsson, Les Belles Lettres, « Les Classiques du Nord/Lumières », 192 p., 19 €). Dans la même collection paraît l'*Histoire et description des peuples du Nord*, d'Olaus Magnus (1490-1557), dernier évêque catholique d'Uppsala, dont le texte ouvrit le Nord à l'imaginaire européen (384 p., 30 €).

Jacques
Lacan
Le Séminaire
livre X



Texte établi par Jacques-Alain Miller

L'angoisse

www.seuil.com
Seuil

ACTUALITÉS

Le bleu Roberts

Avec 140 titres au catalogue et de beaux succès, la « série » publiée chez Stock fête ses dix ans

Des sacs postaux à l'accueil, des piles de livres au premier étage, des attachées de presse qui s'activent, des auteurs qui viennent signer leur service de presse... L'heure est à l'effervescence chez Stock à l'approche de la rentrée littéraire. « *C'est un moment très excitant et aussi très angoissant* », confie Jean-Marc Roberts, gérant et directeur éditorial. D'autant plus que cette année, « la Bleue », série phare créée d'abord chez Fayard, fête ses dix ans.

Une série dont l'idée germa au Mercure de France où, en 1993, Jean-Marc Roberts affichait déjà la couleur : « *Ma seule ambition est d'y réussir, d'ici à 10 ans, ce que Jérôme Lindon a réussi pour les éditions de Minuit. C'est actuellement la seule couverture, avec son étoile bleue, que le lecteur reconnaisse d'emblée et achète en confiance.* » (1) Très vite, le bleu pâle Mercure vira au bleu de Prusse sous la bannière de Fayard, où l'éditeur et romancier fut engagé en 1994. Le patron de Stock sourit : « *Quand on a décidé de célébrer l'anniversaire de "la Bleue", cette phrase m'est revenue en mémoire. Je reste vraiment convaincu de cela. Il faut dix ans pour installer une série quand tout se passe bien et que l'on a la chance de publier de bons livres et de bon auteurs.* »

Puis d'insister sur le terme de « série » et non de « collection » qui, selon lui, enferme les écrivains. « *C'est probablement une coquetterie de ma part, mais je pense que lorsqu'on est éditeur on n'a pas à mettre son nom sur un livre. Or avec une collection, vous êtes obligé d'inscrire "dirigé ou animé par... ". Et puis surtout, une série est faite pour durer et survivre à son créateur. Regardez Gallimard, Grasset ou Minuit... J'espère donc que "la Bleue" continuera sans moi plus tard.* »

Jean-Marc Roberts refuse que l'on assimile « la Bleue » à sa seule personne, même si pour beaucoup elle est le reflet de ses goûts. « *Cette série est d'abord celle des auteurs qui la composent et aussi de toute une équipe d'éditeurs, de correcteurs...* » Une équipe ou plutôt une famille. « *Oui, mais une famille que l'on se choisit. Peut-être est-ce un défaut mais je joue sur l'affectif, sans en abuser. J'aime m'occuper des auteurs comme des enfants. Pour publier, éditer et défendre un écrivain, il faut l'aimer et aimer aussi l'individu.* » Cette affection, qui se traduit par une attention portée à chaque texte, « *comme s'il s'agissait du premier et du dernier* » (une leçon apprise de Jean Cayrol, avec qui il a travaillé au Seuil), par une écoute et une disponibilité, explique la fidélité de bon nombre d'écrivains.

Ainsi de Vassili Alexakis (« *trente ans de vie commune* ») qui de Julliard à Stock, en passant par Le Seuil et Le Mercure, a suivi Jean-Marc Roberts dans ses migrations éditoriales. Avec à la clef le prix Médicis en 1995, pour *La Langue maternelle. « Mes plus grands bonheurs sous "la Bleue"*, dit Jean-Marc Roberts, *ont été* L'Inceste, *de Christine Angot, et le Renaudot de Philippe Claudel à l'automne 2003.* » Au rang des fidèles toujours, Erik Orsenna (« *depuis vingt-sept ans* »), Isabelle Jarry, Nina Bouraoui, Christine Angot, Luc Lang.

« COMME EN RADIO »

Une famille (re)composée de personnalités et de voix très différentes d'où émerge pourtant une même sonorité, un son bleu, une « blue note ». « *C'est comme en radio*, explique l'éditeur, *chaque station a sa propre coloration sonore. Chez Stock, c'est pareil. Si l'on se met à lire à haute voix, François Salvaing, Nina Bouraoui, Eric Reinhardt, ils ont tous un son qui finalement peut coller dans la même grille de programme. Mais il y a chez tous ou presque un besoin de se remettre en jeu à chaque fois. Ils n'ont pas trouvé la note finale et j'aime cela. D'ailleurs, j'espère qu'ils ne la trouveront pas tout de suite car c'est finalement ce qui peut arriver de pire à un écrivain : trouver cette note finale, trop vite ou trop tôt.* »

Quand on l'interroge sur ses dix années, Jean-Marc Roberts n'a guère de bleu à l'âme. Tout au plus regrette-t-il d'avoir raté *Truismes*, de Marie Darrieussec, ou Dominique Souton publiée à L'Olivier. Et pendant qu'il se laisse aller à rêver d'éditer un jour Annie Ernaux ou Jean-Noël Pancrazi, en coulisse on s'active pour préparer la rentrée des bleus : Christine Angot, Eric Reinhardt, Isabelle Jarry, Sibylle Grimbert, Christian Authier, François Emmanuel, Jacques Henric et Yves Laplace.

Christine Rousseau

(1) *L'Evénement du jeudi,* décembre 1993.

La vente d'Editis fait quelques vagues

Odile Jacob a été déboutée dans son action en référé contre les conditions de la vente d'Editis à Wendel. Le groupe socialiste à l'Assemblée nationale demande une commission d'enquête

La vente d'Editis à Wendel Investissement annoncée le 28 mai fait quelques petites vagues à retardement, même si celles-ci ne vont pas très loin. Odile Jacob a été déboutée, mercredi 23 juin, par le tribunal de commerce de Paris. Elle demandait la suspension du processus de vente à Wendel, dans l'attente de la décision des autorités de la concurrence de Bruxelles (*Le Monde* du 18 juin). Le juge a estimé qu'Odile Jacob était recevable dans ses demandes, à l'exception de la suspension des comités d'entreprise, mais le président a jugé qu'il n'y avait pas matière à référé. Il l'a donc déboutée et condamnée à payer 10 000 euros au groupe Lagardère au titre de l'article 700 du code de procédure civile.

Les éditions Odile Jacob, qui avaient fait une offre de reprise d'Editis avec le CIC et le fonds Providence, ont indiqué, mercredi , qu'elles se réservaient, après étude de la décision du juge « *d'avoir recours à toutes les voies de droit sans limitation aucune, devant les juridictions nationales ou européennes, pour faire valoir nos droits et le droit* ».

Au moment où le juge rendait son ordonnance, le député parisien Patrick Bloche annonçait que le groupe socialiste demandait la création d'une commission d'enquête parlementaire « *visant à analyser les conditions de la cession d'une partie d'Editis* (...) *et à évaluer ses conséquences économiques et sociales dans le secteur de l'édition* ».

La personnalité du PDG de Wendel, Ernest-Antoine Seillière, également président du Medef, a poussé le Parti socialiste – qui est resté très discret pendant le processus de vente de VUP-Editis au groupe Lagardère – à sortir de sa réserve. Déjà Anne Hidalgo, secrétaire nationale à la culture, avait fait part de ses inquiétudes, après l'annonce, le 19 mai, de négociations exclusives avec Wendel Investissement.

Le groupe socialiste s'interroge sur ce « *néoophyte dans le secteur de l'édition* », « *qui se paye sur les résultats de ces entreprises et qui les revend dans un délai de dix à quinze ans* ». Le Parti socialiste relève que le groupe Lagardère a privilégié « *un concurrent peu dérangeant pour ses intérêts stratégiques* ». Il constate que « *les repreneurs potentiels, dorénavant écartés, se sont indignés que la procédure de sélection pour le rachat d'Editis n'ait pas été loyale* ». Le Parti socialiste souligne enfin que « *le passage de certains éditeurs de livres et de manuels scolaires sous le contrôle de Wendel Investissement suscite l'inquiétude du monde enseignant, particulièrement attaché à la diversité et au pluralisme des contenus éducatifs* ». Les chances d'aboutir à une commission d'enquête sont faibles, mais la demande pourrait provoquer un débat sur la concentration dans les industries culturelles et les médias.

Wendel a plusieurs fois indiqué qu'il ne souhaitait pas intervenir dans le contenu des ouvrages et qu'il garantirait l'indépendance d'Editis. Le groupe Lagardère souligne que « *la procédure s'est déroulée conformément au mode d'emploi accepté par tous les candidats* ». Arnaud Lagardère a réaffirmé, dans un entretien à *Livres-Hebdo* du 18 juin, qu'il avait choisi « *la meilleure offre* » : « *Tout le monde a eu les mêmes éléments pour faire une offre. Après, c'est vrai, nous en avons privilégié une,* (...) *parce qu'il nous semblait que c'était la plus solide.* »

Alain Salles

EDITIS CANDIDAT À VILO ?

Le groupe Editis aurait déposé une offre pour la reprise de Vilo, en dépôt de bilan depuis le 31 décembre 2003. Les principales offres remises, mardi 22 juin, à l'administrateur judiciaire Hubert Lafont, chargé du dossier, sont : le groupe d'imprimerie Horizon, la société de presse et d'édition Studyrama, associée à Dilisco pour la distribution, et Editis, qui crée la surprise pour la reprise des marques et des stocks. Vilo réalise un chiffre d'affaires de 18 millions d'euros, avec des maisons comme Ramsay, L'Amateur, Adam Biro, Ponchet et une activité importante de distribution.

De l'inconvénient de recevoir 150 millions pour une revue de poésie

NEW YORK
Correspondance

Etre riche et poète... en Amérique, pourquoi pas ? Ruth Lilly, héritière de l'industrie pharmaceutique a légué, en 2002, l'équivalent en actions de près de 150 millions de dollars à la Modern Poetry Association, l'une des plus éminentes institutions littéraires outre-Atlantique et à sa revue *Poetry*, créée en 1912. C'est elle qui a publié certains des grands poèmes américains du XX[e] siècle, comme *The Love Song of J. Alfred Prufrock*, de T.S. Eliot ou *Sunday Morning*, de Wallace Stevens.

Le don de cette héritière fantasque et poétesse à ses heures perdues a provoqué une onde sismique dans le milieu littéraire – surtout dans les cercles très fermés de la poésie américaine. John Barr, le nouveau président de la Poetry Foundation – qui a désormais perdu l'épithète « Modern » –, en est encore ébahi : « *A ma connaissance, cela ne s'était jamais produit : 150 millions de dollars offerts à une forme d'art telle que la poésie !* ».

Mais après un bref moment d'extase, le don de Ruth Lilly a semé la panique. Les critiques et calomnies n'ont pas tardé à fuser. Certains ont asséné que les dons de cet ordre ne devaient servir que les causes humanitaires, qu'il s'agissait là d'un acte de générosité parfaitement idiot. D'autres ont rappelé que Ruth Lilly a été déclarée, il y a près de vingt ans, « *mentalement et financièrement incompétente selon la loi* », par son frère qui s'inquiétait, semble-t-il, pour la fortune familiale et avait sans doute moins de goût pour la poésie.

« UN FARDEAU TERRIBLE »

La communauté des poètes américains a été, quant à elle, saisie d'angoisse. L'institution mythique va-t-elle se muer en une simple entreprise à but lucratif ? La création poétique n'est-elle pas, en son essence, marginale ? Et en quoi ce don sera-t-il utile à la poésie ? Dans les pages du *New Yorker*, un poète qui souhaite garder l'anonymat a déclaré : « *C'est comme si vous laissiez 100 millions de dollars à votre chat.* » Le rédacteur en chef de *Poetry*, Jo Parisi, a brusquement démissionné après vingt-sept années de service. Il a même dû signer un « *contrat de séparation* » qui le contraint au silence quant aux motifs de sa démission. « *C'est un fardeau terrible,* avait-il déclaré quelques temps auparavant, *les gens ne se rendent pas compte du poids de la responsabilité* ». Il avait évoqué notamment les réunions interminables autour de la gestion de ce capital titanesque, et le téléphone qui ne cessait plus de sonner : investisseurs, agents immobiliers, poètes en proie à de soudains accès de cupidité...

L'affaire a même fait la «une » du *Wall Street Journal*. Il est désormais impossible de parler au nouveau rédacteur en chef sans passer par une entreprise de relations publiques. Et si *Poetry* survivait jusque-là grâce à une poignée de dollars, le magazine s'est aujourd'hui installé dans des locaux de près de 800 mètres carrés. Joh n Barr affiche un visage serein : « *Nous ne serons pas les General Motors de la poésie.* » Agé de 61 ans, Barr a fait fortune à Wall Street et a publié six recueils de poésie, dont quelques volumes sur la guerre. « *Le poète et le businessman tirent leur eau d'un même puits,* explique-t-il. *Dans ces deux domaines, on peut user de créativité pour recouvrer de l'ordre dans le chaos de l'expérience quotidienne* ». En attendant, les poètes publiés deviendront plus riches. Adieu, les deux dollars la ligne, *Poetry* triple désormais la mise...

Lila Azam Zanganeh

FMR sans FMR

FMR, « *la perle noire de l'édition* » selon le mot de Federico Fellini, vit désormais sans son créateur. Franco Maria Ricci avait vendu sa revue et sa maison d'édition, d'abord à un groupe de luxe qui les a cédées en 2002 à un autre groupe italien, ART'E, une société cotée en Bourse, « *leader dans le secteur de l'art contemporain* ». Franco Maria Ricci a continué à travailler avec ses successeurs et il a décidé de partir pour « *cultiver son jardin* ». Au sens propre. Mais pas n'importe quel jardin, puisqu'il s'agit du labyrinthe de sa propriété à Parme.

Il a accompagné pendant deux ans la nouvelle équipe, et notamment Fabio Lazzari et Maurizio Bignotti, qui assurent la direction artistique de la revue. Le groupe ART'E, dirigé par Marilena Ferrari, a fait beaucoup d'efforts pour maintenir la qualité de la revue et la transformer. La revue, qui était incarnée par un homme de goût, est désormais une œuvre collective, avec un comité scientifique prestigieux, dirigé par le sémioticien Paolo Fabbri et qui comprend des historiens d'art, des écrivains ou des hommes d'images, comme Jean Clair, Umberto Eco, Paolo Galluzzi, Yves Hersant, Patrick Mauriès ou Ermanno Olmi.

L'objectif du nouveau *FMR* est d'inverser la formule du prince dans *Le Guépard* de Lampedusa : il faut que tout change pour que tout reste comme avant. « *Il faut que tout reste pareil parce que tout change* », a expliqué Fabrizio Lazzari lors d'une conférence de presse à Paris.

La revue conserve l'exceptionnelle qualité de son impression en six couleurs et des reproductions d'images. Mais le nouveau *FMR* veut accorder davantage de place au texte, dans l'esprit d'une revue qui a publié Borgès ou Calvino. La revue bimestrielle est vendue 22 euros par abonnement ou dans les librairies FMR et tirée à 56 000 exemplaires en quatre versions (italienne, espagnole, française et anglaise). ART'E poursuit la politique des éditions Franco Maria Ricci. Mais les prestigieux livres d'art ne portent plus que ses initiales, qui sont devenues une marque : FMR.

A. S.

■ **PRIX.** Le **prix Saint-Simon** a été remis à Philippe de Gaulle pour *De Gaulle mon père* (Plon). Le Centre national du livre a remis la **bourse Cioran**, dotée de 18 000 €, à Claude Arnaud pour son projet d'essai *Qui dit* je *en nous*. Les **prix des Imaginales** ont été attribués dans la catégorie roman à Megan Lindholm pour *Le Dernier Magicien* (Mnémos), dans la catégorie jeunesse à Pierre Bottero pour *La Quête d'Ewilan* (Rageot) et dans la catégorie nouvelle à Robert Holdstock pour *La Vallée des statues* (Denoël). Roger Maudhuy est le lauréat du **prix Claude Seignolle** pour *Contes et légendes de la Champagne et des Ardennes* (éd. France-Empire).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

La communauté de l'anneau

Version anglaise (originale)
http://www.uib.no/People/hnohf/

Version française (incomplète)
http://ardalambion.fr.free.fr/

Tolkien parle la langue des elfes :
http://www.talkingabouttolkien.com/e_tolkien3_docs. html

ELEN SÍLA lúmenna omentielvo. Il est des mots, sibyllins pour le profane, qui comblent d'aise un Tolkiendil. Les Tolkiendils composent, il est vrai, une espèce rare. Souvent recrutés parmi les professeurs de langues et autres philologues, ils sont une poignée de par le monde à nourrir une passion exclusive : l'étude des langues inventées par J.R.R. Tolkien, l'auteur du *Seigneur des anneaux*. D'où leur nom qui, en elfique quenya, signifie « amis de Tolkien ».

Tolkien, au cours de sa vie, aura inventé plus d'une dizaine de langues, dont « *deux, le quenya et le sildarin, hautement développées, avec un vocabulaire substantiel* », précise Helge Kare Fauskanger sur son site Internet, Ardalambion. Ce Norvégien de 33 ans constitue un spécimen de Tolkiendil particulièrement représentatif. Un brin fêlé, féru de langues nordiques, d'exploration spatiale et d'écritures étranges, il est l'auteur d'un site de référence, désormais repris, copié et traduit dans de multiples langues : français, finnois, coréen, hébreu...

En ligne : description détaillée et historique des langues créées par Tolkien, traités multiples et liens vers les sites de confrères tolkiendils. Sans oublier les indispensables cours de quenya. Pour ne plus rester bouche bée face à un petit elfe qui vous susurre : « *Une étoile brille sur le moment de notre rencontre.* »

Enfin, à ceux que seule la musique des mots attire, petit détour conseillé par le site Talking about Tolkien : on y entend ce dernier parler la langue des elfes.

Marie Belœil
lemonde.fr

ECRIVAINS
débutants ou confirmés
Les Editions Amalthée recherchent des manuscrits inédits
Envoyez-nous vos écrits :
38 rue Paul Bellamy
44000 Nantes
Tél. 02 40 75 60 78

AGENDA

22[e] Marché de la poésie

Du 24 au 27 juin à Paris, dans le cadre de la 27[e] Foire Saint-Germain, le Marché de la poésie, organisé par l'association Circé, mettra l'accent sur la poésie d'Estonie et d'Amérique du Sud au travers des manifestations « Estonie : bienvenue à la nouvelle Europe » et « Que viva poesia ! (et le reste aussi...) » (place Saint-Sulpice, 75006 Paris, rens. : marchedelapoesie.com).

■ **DU 24 AU 26 JUIN. PROUST. A Paris,** fin des lectures de Proust, extraits d'*A la recherche du temps perdu*, par « Les Livreurs » (à 21 heures, au Théâtre de la Vieille-Grille, 1, rue du Puits-de-l'Ermite, 75005 ; entrée 16 €, rés. : 01-47-39-03-42).

■ **LE 25 JUIN. FRANCOPHONIE. A Lyon,** colloque « Culture et francophonie : des différences à partager », autour de deux tables rondes, où interviendront Pierre Chapsal et Michèle Jacobs-Hermes (à 9 h 30, Hôtel de Ville, place de la Comédie, 69001 ; rens. : 04-77-41-78-71).

■ **LE 26 JUIN. NERUDA. A Saint-Arnoult-en-Yvelines (78),** la Maison Elsa Triolet-Aragon et l'ambassade du Chili rendent hommage à Pablo Neruda pour le centenaire de sa naissance, avec lectures croisées, musiques et chansons (à 15 heures) ; à partir de 18 heures, lecture du livre d'Elsa Triolet, *Le rossignol se tait à l'aube,* par les comédiennes Marion Delplancke et Michèle Renard (rens. : 01-30-41-20-15).

■ **LES 26 ET 27 JUIN. SLAM. A Nantes,** le Lieu Unique et la Fédération française de Slam Poésie organisent le premier grand slam national : rassemblement de poètes sélectionnés en équipes de quatre venant de seize villes de France, qui concourront pour le titre national (au Lieu Unique, quai Ferdinand-Favre ; rens. : 02-40-12-14-34 ou www.grandslam.com.fr).

■ **LE 29 JUIN. CHAR. A Paris,** le Théâtre Molière-Maison de la poésie et la librairie Arthème Fayard proposent une soirée autour de René Char où poèmes, textes et correspondances seront lus par Marie-Claude Char et Michel de Maulne (à 20 heures, passage Molière, 157, rue Saint-Denis, 75003 ; rés. : 01-45-49-82-26).

■ **DU 1[er] AU 6 JUILLET. BIBLIOPHILIE. A Paris,** dixième Marché de la bibliophilie, avec plus de cent exposants et un atelier de gravure et de reliure (à 11 heures, place Saint-Sulpice, 75006 ; rens. :www.gippe.free.fr).

CS Les Éditions Connaissances et Savoirs
publient des essais et des thèses de sciences humaines et sociales.
Envoyez vos travaux aux Éditions Connaissances et Savoirs
149, rue Saint-Honoré
75001 PARIS
01 39 08 16 27 – fax 01 39 75 60 11
contact@connaissances-savoirs.com

Michael Krüger, l'homme-livre

Ce passionné de littérature, romancier, poète, essayiste, qui a pratiqué tous les métiers de l'édition (imprimeur, libraire, critique...) dirige, à Munich, les éditions Hanser, l'une des rares maisons encore indépendantes en Allemagne

RENCONTRE

LA VIOLONCELLISTE (Die Cellospielerin)
de Michael Krüger. Traduit de l'allemand par Claude Porcell. Seuil, 256 p., 19 €.

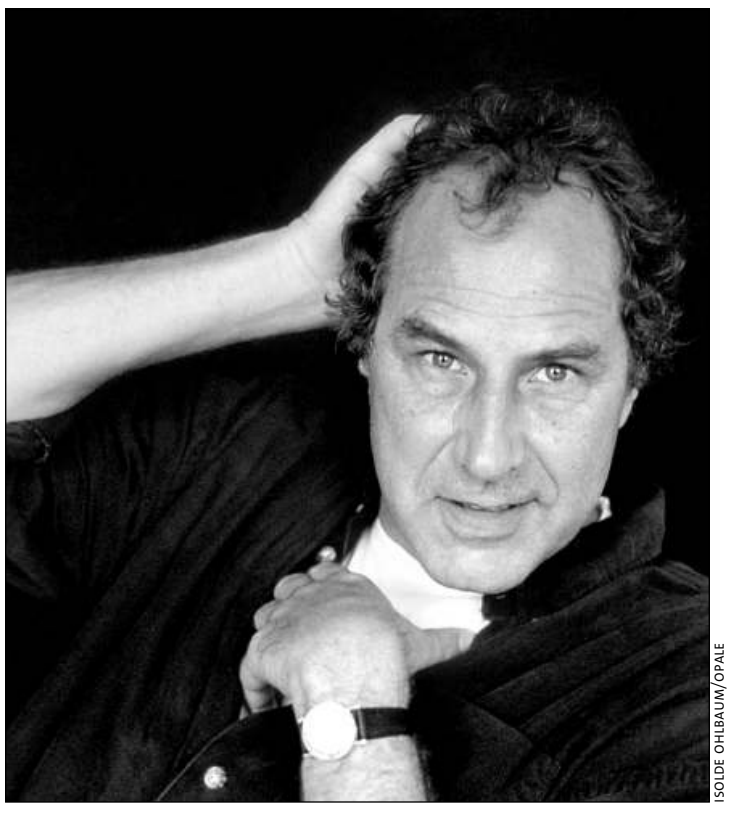
Un bureau de bois clair encombré de papiers et de livres : *« Il appartenait à Carl Hanser, le fondateur des éditions. Il allait partir au rebut quand la maison a été rénovée. J'ai voulu le garder »*, raconte Michael Krüger, avant d'ajouter avec un sourire : *« Mais, du vivant de Carl Hanser, il n'a jamais connu ce désordre. »* Sa liberté ne renie pas la fidélité.

A la fois lourde et féline, la silhouette se déplace dans la grande pièce blanche et moderne tapissée sur deux côtés de livres et sur deux autres de baies vitrées donnant sur des jardins encore enneigés et des villas cossues. *« Là-bas, il y a la maison où a habité Thomas Mann. »* Il sort une revue, choisit un livre, déplace un listing d'ordinateur, enjambe une pile de dossiers pour ouvrir une fenêtre sur le premier soleil de Bavière. A 61 ans, cet homme aux multiples activités a l'élégance de ne pas se montrer pressé.

Romancier, poète, essayiste, Michael Krüger dirige depuis 1986 les éditions Hanser, fondées à Munich en 1928. Au catalogue, Elias Canetti, Witold Gombrowicz, Italo Calvino, Isaac B. Singer, Milan Kundera, Patrick Modiano, Undine Gruenter, Harry Mulisch, Umberto Ecco, Philip Roth, sans compter les œuvres complètes de classiques comme Goethe, Schiller, Lessing, Kleist. Au total, 3 400 titres disponibles. Hanser, l'une des rares maisons d'édition allemandes indépendantes, appartient encore à la famille du fondateur.

« J'ai carte blanche, avec un seul impératif : ne pas faire de déficit. Même si le profit est mince. » Pour cela, il a une règle d'or, qu'il appelle avec ironie la Krüger's Law : *« Se contenter d'un bénéfice régulier de 3 % à 4 %. Au-delà, on est sûr de se casser la figure. Les livres ont la particularité d'avoir une gourmandise proportionnelle aux bénéfices qu'ils rapportent. »* Michael Krüger sait de quoi il parle. Le monde du livre, il le connaît de A à Z, même si rien au départ ne le prédestinait à travailler dans ce domaine – un grand-père paysan, un père juriste. *« Quand j'étais enfant, j'étais plutôt malingre et introverti. Les livres, c'était mon univers. »*

Dans les années 1960, Walter Höllerer, fondateur de la prestigieuse revue littéraire *Akzente*, lui met le pied à l'étrier, séduit par son enthousiasme et par sa curiosité. Mais il lui faut faire ses classes. Il est tour à tour imprimeur à Berlin, vendeur dans une librairie à Londres, critique, « lecteur », et maintenant éditeur.


ISOLDE OHLBAUM/OPALE

Il trouve même le temps de faire le tour des librairies à Munich pour défendre ses ouvrages. *« Quand je publie un auteur, je le soutiens. Un livre ne se vend pas tout seul, même s'il est bon. Et, vendre des livres, j'adore. Conseiller, orienter. Mon plus grand fiasco, ce fut avec la reine d'Angleterre, quand j'étais à Londres. Le bibliothécaire de la cour est venu acheter des romans. Je lui en ai vendu cinq d'un coup. Le surlendemain, il m'en rapportait quatre, dont le* Strudlhofstiege, *de Heimito von Doderer, en me disant que ce n'était pas une lecture pour la reine ! »*

CENT TITRES PAR AN

Michael Krüger publie une centaine de titres par an et une cinquantaine chez Zsolnay, Sanssouci et Nagel & Kimche, trois maisons qui appartiennent maintenant à Hanser. Zsolnay, éditeur autrichien de grande qualité, a été racheté en 1996. *« C'était un rêve. Vienne a été la régénération de la littérature allemande. S'il n'y avait pas eu Vienne au tournant du siècle avec Schnitzler, Kraus, Kafka, Hofmannsthal, Roth, etc., je ne sais pas de quelle façon la littérature allemande existerait encore. Cet essor, on le doit à tous ces auteurs juifs venus s'établir à Vienne. »* Il existe aussi les éditions Akzente, émanation de la revue du même nom et qu'il dirige depuis 1981. *« Nous venons de publier les poèmes d'Yves Bonnefoy en version bilingue. »*

A côté de ces activités, Michael Krüger trouve encore le temps d'écrire, *« le matin entre 7 heures et 9 heures, lorsque le sommeil a lavé le cerveau d'une partie de ses soucis »*. A ceux qui se demandent si les Allemands ont de l'humour, un conseil : lisez Michael Krüger ! On peut commencer par *Histoires de famille* ([Seuil, 2001] *« Grâce à l'alcool, on peut, même si l'on est germaniste, paraître inventif et spirituel »*) ou *Himmelfarb*, qui a obtenu, en 1996, le prix Médicis étranger. *La Violoncelliste*, qui vient de paraître, est l'histoire d'un compositeur qui gagne sa vie en signant des musiques commerciales et qui rêve d'écrire un opéra sur Mandelstam. Son existence bien réglée de sexagénaire est bouleversée par Judit, une violoncelliste hongroise qui pourrait bien être sa fille, fruit d'un amour de jeunesse.

Au-delà de la tentation de l'inceste, il y a, dans ce roman métaphysique, rêveur et drôle, la remise en question de l'art au travers de la musique. *« Le dionysiaque, est-ce désormais simplement faire des jingles ? Il y a peut-être une crise de l'art, mais il y a surtout une crise de la société qui dénie sa culture*, dit Michael Krüger. *C'est là un vrai sujet pour la littérature. »*

L'homme parle de Berlin, du cinéma de Fassbinder, de Sloterdijk, de la nouvelle lutte des classes, de la *« littérature légère »*, de Kafka, Cioran, Botho Strauss, tandis que les premières ombres du crépuscule embrassent déjà l'étrange bureau de bois blond. *« Tous les éditeurs aiment la littérature, même si cela ne se voit pas toujours »*, fait dire Michael Krüger à l'un de ses personnages. On voudrait à la fois protester et y croire.

Pierre Deshusses

Thea Dorn, de la philo au polar

Une romancière spécialiste d'« éthique appliquée » et passionnée d'opéra

PORTRAIT

Avec son visage d'enfant encadré de cheveux rouges, l'auteur de romans policiers Thea Dorn fixe ses interlocuteurs d'un regard bleu soutenu. A 34 ans, la bibliographie de cette jeune Berlinoise est déjà riche de trois pièces de théâtre, quatre ouvrages, des nouvelles et, croit-elle se rappeler, d'un article scientifique paru dans une revue de philosophie.

Dans son quartier de Bayerisches Viertel (*« on n'y croise que des veuves de guerre »*), elle vit à quelques pas de la maison qui abrita la terroriste Ulrike Meinhof, et de l'école où le célèbre critique Marcel Reich-Ranicki fit son apprentissage. Marchant peut-être sur ses voies, elle anime, depuis février 2003, à la télévision, une émission littéraire avec le critique de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Dirk Schümer.

Ce qui frappe d'abord chez ce personnage, très *« scène berlinoise »*, c'est un aspect théâtral, un sens des effets qui se reflète dans ses livres, comme dans *La Reine des cerveaux* (*Die Hirnkönigin*, 1999), qui a obtenu le deutscher Krimipreis en 2000 – le seul traduit en français (éd. Le Serpent à plumes, 2002).

Dans une ambiance écrasante, saturée de culture classique, une jeune meurtrière en série, droguée par la lecture de l'*Iliade*, tue des hommes d'âge mûr – comme Electre ou Médée. *« Ce que j'aime dans l'opéra, c'est l'exagération et le mélodrame »*, confesse Thea Dorn. Elle a été marquée par l'incendie de l'Opéra de Francfort en 1987. Pour la chanteuse qu'elle aspirait alors à devenir, ce fut une tragédie dont elle a tiré, dix ans plus tard, un roman, *Ringkampf* (1996), qui a pour cadre les milieux wagnériens, et une habitude : lire toujours ses manuscrits à haute voix avant de les remettre à son éditeur.

Ce jeu permanent avec la tragédie antique transposée, non sans humour, dans la vie moderne – accompagné par un certain goût pour la mise en scène d'elle-même – fait encore l'objet de son dernier ouvrage, *Die Brut* (La Couvée, 2004), qui s'éloigne du genre policier. Il a pour thème la chute inéluctable en forme de destin d'une femme de télévision. Si le prénom qu'elle s'est choisi fait signe vers le monde d'*Œdipe roi*, le nom de Dorn (qui signifie « épine » en allemand) rappelle une source d'inspiration plus inattendue : la philosophie. Le pseudonyme évoquant le maître de l'école de Francfort, Theodor Adorno, rappelle que, jusqu'en 2000, Thea Dorn fut chargée de cours de philosophie à l'Université libre de Berlin.

Spécialiste alors d'*« éthique appliquée »*, elle a gardé de sa fréquentation de la philosophie anglo-saxonne un goût de l'analyse qui influe sur la structure de ses textes plus que sur leur contenu. Elle a pourtant excellé dans son premier livre, *Berliner Aufklärung* (1994), et dans une de ses nouvelles (« Ultima ratio ») à décrire la brutalité sous-jacente des milieux de philosophes et d'universitaires, en concurrence aussi feutrée que sauvage. Là où la haute culture rejoint la violence mais aussi le grotesque.

Nicolas Weill

L'intimisme de la révolte

Deux romans suisses aux confins de la mélancolie et de l'exaspération

LE CANAL (Der Schnurgerade Kanal)
de Gerhard Meier. Traduit de l'allemand (Suisse) par Anne Lavanchy, éd. Zoé (11, rue des Moraines, 1227 Carouge-Genève), 156 p., 15,50 €.

ZÜNDEL S'EN VA (Zündels abgang)
de Markus Werner. Traduit de l'allemand (Suisse) par Marion Graf, éd. Zoé, 146 p., 16 €.

Bien que Meier et Werner aient chacun une œuvre importante, les aléas de la traduction nous livrent les (presque) deux premiers romans de ces écrivains suisses alémaniques qui ne sont pas reconnus en France à leur juste valeur. Cette lecture à rebours met en évidence la cohérence de deux écritures qui exaltent la révolte contre le monde rectiligne. Gerhard Meier, né en 1917, a commencé à publier tard. Après un recueil de poèmes en 1974, il écrit un premier roman en 1976 (*Der Besuch/La Visite*), suivi, un an plus tard, de *Canal*. Pas d'actions spectaculaires dans ce texte dont la composition tient du livre d'images. Les personnages y évoluent comme s'ils traversaient les parois de l'espace et du temps.

La doctoresse Hélène W. revient de New York, où elle travaille, pour passer ses vacances dans son village natal. Averti de son arrivée, le pasteur lui fait parvenir une liasse de papiers, sorte de journal tenu par Isidore A., un ami avec qui Hélène a fait une partie de ses études et qui s'est suicidé. Une partie du livre est constituée par ces notes. Isidore fut autrefois amoureux d'Hélène. Il s'est expatrié en Australie avant de revenir et de consigner les choses importantes de sa vie – de la vie. Le « je » est remplacé par un « on » qui glisse d'observation en observation, toujours guidé par le regard. Défilent ainsi des évocations de Saint-Pétersbourg, du *Docteur Jivago*, de C.D. Friedrich, Beckett, Sacco et Vanzetti, Charlie Chaplin...

Le balancement d'une spirée vue devant une fenêtre marque le temps qui ondoie et ramène au sermon laïque prononcé par l'écrivain K..., l'autre ami d'Hélène, qui explique à la fin pourquoi il rejoint la communauté des chrétiens : *« Parce que j'aime chercher à retenir le vent... parce que j'ai le droit d'être pauvre et faible. »* L'œuvre de Meier célèbre la grandeur de choses qu'on dit insignifiantes mais qui irriguent la vie comme une nappe souterraine, à l'inverse de l'eau du canal partout retenue, *« symbole étrange d'un monde de plus en plus technique »*.

Ce sont aussi des notes laissées à un pasteur et remises dans l'ordre par ce dernier, qui les assortit de ses propres commentaires, qui constituent le premier roman (1984) de Markus Werner, né en 1944. Zündel est professeur dans un lycée. Il part en Grèce pour les vacances et tenter d'y voir plus clair dans sa vie de couple qui bat de l'aile. Contraint de rentrer plus tôt que prévu, il est fraîchement accueilli par son épouse qui part à son tour. Persuadé d'être trompé, il s'enfuit en Italie où il tombe de désillusions en déchirements. Après une ultime tentative pour se réintégrer dans la société, il disparaît au Canada, d'où il envoie au pasteur le journal qu'il a tenu durant cette période de grand dérèglement. Cette *« chronique de l'ignominie contemporaine »* menée sur le ton de l'autodérision s'enracine dans l'irréductible étrangeté des sexes qui amplifie les malentendus ; le couple n'est pas un refuge contre le monde mais un foyer de guerre. La sensibilité de Zündel, qui s'enferme dans un délire de persécution, est exaspérante et jubilatoire.

P. Ds.

Kleeberg, le paradoxal

PIEDS NUS (Barfuss)
de Michael Kleeberg. Traduit de l'allemand par Nicole Taubes, Denoël, « & d'ailleurs », 172 p., 17 €.

LE ROI DE CORSE (Der König von Korsika)
de Michael Kleeberg. Traduit par Nicole Taubes, Flammarion, 344 p., 21 €.

Michael Kleeberg est un homme de défis et de paradoxes. Du côté du défi : parallèlement à son travail d'écrivain, il a commencé une nouvelle traduction allemande d'*A la recherche du temps perdu*, estimant que l'actuelle ne rendait pas hommage à l'humour de Proust. Cela lui vaut l'hostilité des proustiens allemands – réunis en une société des amis de Proust –, qui considèrent ce travail comme une sorte de crime de lèse-majesté, une atteinte à « leur » Proust, découvert et aimé dans la traduction jusqu'alors canonique. Michael Kleeberg s'en montre plutôt amusé et continue cette monumentale entreprise.

Quant au goût du paradoxe, les deux romans qu'on peut lire de lui en français en donnent la mesure. Ceux qui aimeront *Pieds nus* seront sans doute désarçonnés par *Le Roi de Corse*, et il est possible que les amateurs du *Roi de Corse* soient horrifiés par *Pieds nus*. On a déjà pu lire *Pieds nus*, que Denoël réédite, en 1996 aux éditions Austral.

Dans un style sec et élégant, Kleeberg y raconte une étrange descente aux enfers, consentie, entre fascination et répulsion – qu'il communique subtilement au lecteur. *« Un matin de février de l'année 198* »*, un brillant publicitaire de 30 ans, Arthur K., cherchant une information sur le Minitel, se connecte par erreur sur le Minitel rose, version « sado ». Non seulement il reste connecté, mais répond à une annonce, se disant qu'il n'ira pas. Il aime sa femme, elle veut un enfant. Evidemment il y va – il avait indiqué qu'il se rendrait pieds nus au lieu du rendez-vous –, se laisse fouetter, et rentre chez lui. Bien sûr, il y retourne, et, un jour, abandonnant sa femme, alors enceinte de leur enfant, il reste chez son « maître », Daniel, un intellectuel prétendant lui enseigner la véritable liberté...

Le Roi de Corse, où l'on retrouve le style de Kleeberg, s'adresse à un autre public. Ceux qui aiment, non les grandes sagas historiques, mais les aventures d'un personnage à travers le temps. Ici, Theodor von Neuhoff, né le 24 août 1694 à Thionville, fils d'un baron allemand – et de sa mésalliance avec une roturière. Les lecteurs fascinés de *Pieds nus* auront peut-être de la peine, en dépit de la grande maîtrise de la narration de Kleeberg, à s'intéresser aux tribulations de Theodor à travers l'Europe (jusqu'en 1756), à son couronnement comme roi de Corse, avant destitution et emprisonnement.

Josyane Savigneau

GEORGE SAND

Éditions établies, présentées et annotées par Thierry Bodin.

"La vérité de George Sand, elle est dans sa correspondance."
André Fermigier

GALLIMARD

Editions Gallimard - 07 2 206 753 RCS Paris B.

Voix étrangères

La mort embarrassante d'une vieille femme, des appétits coupables, le racisme : une fresque lumineuse et lancinante de la romancière portugaise Lidia Jorge

LE VENT QUI SIFFLE DANS LES GRUES (O vento assobiando nas gruas)
de Lidia Jorge.
Traduit du portugais par Geneviève Leibrich, éd. Métailié, 440 p., 22 €.

Un soleil blanc, écrasant, implacable, fait bouillir la petite Clio blanche de Milene Leandro, la jeune fille de l'Algarve au prénom de midinette qui est venue s'échouer, en état de choc, au milieu des draps qui claquent au vent, dans la Vieille Fabrique de Conserves, que l'on nomme aussi le Diamant.

Elle est cachée au milieu du linge, immobile et terrorisée. On est à la mi-août, et tout est désert. La jeune fille serre son sac sur ses genoux. Elle cherche les mots qu'il faudra dire quand on va l'interroger sur les faits. Elle a peur.

Elle a fait tout ce qu'il fallait, elle le sait, et elle a peur, parce que ça ne suffira pas. Elle ne pourra pas expliquer avec les mots qu'il faudrait. Déjà les commérages vont bon train et les journaux de la région s'en donnent à cœur joie. La riche propriétaire de la Fabrique, la belle-mère du maire, le puissant Don Rui Ludovice, a été trouvée morte, en chemise de nuit, devant le portail rouillé de la vieille usine habitée désormais par une famille cap-verdienne. Son corps était noir de fourmis.

Milene Leandro essaie de dire les phrases : chers oncles et tantes, j'étais à la maison et j'écoutais les Simple Minds quand ils m'ont dit la chose. Chers oncles et tantes, ne vous faites pas de souci pour moi, on a transporté la grand-mère Regina dans l'église. Je suis restée plusieurs heures. Les oncles et tantes sont arrivés bien après l'enterrement, bien après que leur nièce a fait le nécessaire, commandé des couronnes, et assisté seule à l'enterrement. Milene sait que la grand-mère Regina n'était plus là, plus du tout, quand on a descendu la boîte en bois avec son Christ trop cambré dans la terre du cimetière.

En vérité, ils s'en fichent. Ils arrivent de Cancun, de Chypre, des Canaries, bronzés et furieux, inquiets des rumeurs, et bien décidés à remettre de l'ordre. L'ordre qui va avec leurs beaux costumes de lin, leurs robes de soie, leurs téléphones ultra-modernes, leurs cravates marron glacé, et le slogan imbattable de l'oncle Rui : *« Les autres se contentent de gesticuler, nous nous agissons. »* Milene sait ce qu'ils pensent, eux, sa famille : ne pas savoir expliquer ce qui s'est passé est bien plus grave que de ne pas avoir été là au moment où mourait l'ancêtre. Elle sait qu'ils pensent déjà que la vieille femme a fait exprès de mourir seule et en chemise de nuit devant ce portail, pour les mettre dans l'embarras, créer un problème politique grave, déranger leurs projets immobiliers, avec, en plus, cette atroce affaire des fourmis.

Dès le début, Milene est coupable. Elle le sait, tandis qu'elle erre à proximité des onze palmiers velus de la Vieille Fabrique, après avoir été recueillie par la famille Mata, les Cap-Verdiens dont un des fils est devenu chanteur à Lisbonne, une vedette. Et dont l'autre fils, Antonino, le jeune veuf, va tomber amoureux de Milene, à force de rouler avec elle sur les routes poussiéreuses qui relient la Vieille Fabrique à la maison du kilomètre 44 où vit Milene.

QUE LA VÉRITÉ SOIT DITE

Tous les éléments de la tragédie sont en place. Il suffit de laisser le destin agir. Et les familles. Car, comme le note Lidia Jorge, chaque groupe humain a sa propre logique de défense et d'attaque, comme un banc de poissons, comme une volée d'oiseaux. Volée et banc mystérieux tout autant que chaque unité qui les constitue. Les Leandro, si sûrs d'eux-mêmes, de leurs valeurs, si conscients de leurs intérêts, si soucieux de leurs trafics, et les Mata, qui ont su recueillir et traiter avec humanité la jeune fille blanche abandonnée et choquée.

Une voix « off » se fait entendre, celle de la narratrice, qui fait pressentir à chaque page que le pire est à venir, mais qu'il faut que la vérité soit dite, que la vérité triomphe, en dépit des manœuvres et des procédures que les oncles et tantes déploient pour réduire au silence cette Milene imprévisible, trop simple, trop douce, trop pure. C'est une voix en colère, une voix lyrique et chaude.

Lidia Jorge est née en 1946 dans cet Algarve qu'elle peint si bien. Elle a vécu sous la dictature de Salazar, elle a connu les guerres de décolonisation, la révolution des œillets, les espoirs qui l'ont suivie et les déceptions aussi. Elle décrit, à travers ce roman puissant, la douloureuse décadence de ce Sud promis au bétonnage touristique, avec des accents qui rappellent ceux des grands écrivains du sud des Etats-Unis. Elle parle aussi, et surtout, d'un racisme moderne et démocratique, celui des Leandro, hypocrite et sûr de son bon droit.

GUILLAUME PAZAT/KAMERAPHOTO/RAPHO

Dans la ville balnéaire de Quarteira (Algarve)

Mais dans cette fresque surexposée, écrasée de lumière, c'est le rythme qui importe surtout, le rythme lancinant de cette écriture violente et douce, où les voix s'entremêlent : celle des tantes, l'affairiste Angela Margarida et la sentimentale Gininha, deux chagrins assis, dit Milene, deux volontés implacables aussi. Celle des oncles, simplement ignobles. Celle de la vieille Ana Mata, qui lave ses pommes de terre inlassablement dans les deux ruisseaux qui coulent de la douche, et qui voudrait tant rentrer au pays. Celle encore de Felicia Mata, la matrone infatigable, et, avant tout, celle de Milene, la jeune fille aux émotions si extraordinaires.

Geneviève Brisac

★ **Signalons également du même auteur, chez le même éditeur, la parution en poche de *La Couverture du soldat* (210 p., 8 €).**

Mémoire vive

Dans le Portugal du XIVe siècle, un pestiféré s'enferme et interroge son passé

LE BESTIAIRE INACHEVÉ (Anno Domini 1348)
de Sergio Luis de Carvalho.
Traduit du portugais par Cécile Lombard, Phébus, 286 p., 19,50 €.

Il va mourir, il le sait : la peste dissipe les faux espoirs avec ses certitudes. En homme résigné et bon, soucieux de ne pas contaminer son prochain, il s'enferme pour l'étape ultime, il encloue sa porte, il clôt son huis et s'installe avec son passé, avec sa foi, avec lui-même.

On est à Sintra, non loin de Lisbonne, au XIVe siècle. Ce premier roman d'un jeune médiéviste traite avant tout du souvenir. Le malade reclus rédige son testament : à chaque legs correspond la mémoire d'une personne ou d'un incident. Il feuillette aussi une collection de dessins d'animaux, le « bestiaire » ancien que lui confia jadis un prêtre : chaque figure contemplée résume les faits rapportés et symbolise les émotions ressenties.

Tabellion de province, l'homme a participé à quelques événements locaux, il est rarement sorti de sa ville ; il s'est marié, n'a pas eu d'enfants, sa femme est morte un an avant lui. La matière, on le voit, est assez mince et la structure un peu systématique.

L'auteur a, depuis celui-ci, publié plusieurs livres salués par la critique portugaise comme plus complexes et plus achevés, mais ce *Bestiaire* porte déjà la marque d'un réel talent. On y appréciera dès l'abord la description des petites gens dans une région alors relativement évoluée : leur mobilier, leurs menus, leurs distractions, leurs fêtes, présentés ici comme sur un vitrail ou sur une enluminure, avec plus de couleur que de perspective, mais aussi révélateurs en fin de compte que l'énigmatique bestiaire. C'est l'aspect documentaire du livre, étayé par la compétence professionnelle de l'auteur.

LE SOUVENIR DE L'ÉPOUSE

Mais ce qui donne au texte son indéniable valeur littéraire, et plus généralement humaine, est ailleurs. Fondé sur la mémoire, ce récit d'un mourant en étudie les mécanismes. Notre conscience sélectionne, souligne, enjolive et parfois déforme. Et elle juge. En s'interrogeant sur son passé, le mourant comprend tout cela, il se rend compte que l'amour a joué dans sa vie un rôle décisif. L'amour de son métier l'a constamment soutenu, avec l'odeur des peaux, la préparation des parchemins, le choix des plumes et des encres, la formation des lettres et la marque personnelle qui paraphe et authentifie. Sa passion charnelle pour la terre, la joie qu'il éprouvait en bêchant les infimes parcelles qu'il possède, sa tendresse pour les fontaines sont un autre moteur de sa mémoire, plus ou moins lié à sa foi totale en un Dieu qu'il révère sans le comprendre.

Enfin – surtout –, l'amour conjugal : tout ce livre baigne dans une lumière infiniment douce, infiniment triste, celle du souvenir de l'épouse, depuis la première rencontre jusqu'à sa mort vingt ans plus tard. Il inspire à l'auteur des pages déchirantes, servies par une traduction savoureuse, et c'est en définitive une superbe histoire d'amour que nous lègue, au soir de sa vie, le tabellion pestiféré.

Jean Soublin

Je te quitte

Sur un thème rebattu, le livre original d'un auteur inconnu

LES JOURS DE MON ABANDON (I giorni dell'abbandono)
d'Elena Ferrante.
Traduit de l'italien par Italo Passamonti, Gallimard, 230 p., 21 €.

Olga et Mario. Quinze ans de mariage. Deux enfants, Ilaria et Gianni. Un bel appartement à Turin. Tout va bien, puis rupture. Il a une maîtresse. Elle ne le supporte pas. Autour d'elle, tout s'écroule. On pourrait, sans aller plus avant, résumer ainsi cet étonnant roman dont le sujet, si maintes fois traité, n'a de prime abord rien qui puisse étonner. Mais il y a bien des façons d'écrire ce qui le fut déjà et, dès les premières lignes, on ressent tout ce que le ton de la narratrice a de particulier, on est sensible à la note originale qui décrit une situation banale, on s'attache au récit que nous fait Olga d'un abandon que rien n'annonçait et de ses conséquences.

A la fin d'un déjeuner, sans un reproche à lui faire, en donnant pour seule explication, *« avec une grimace enfantine, que des voix légères, une sorte de susurrement, étaient en train de le pousser ailleurs »*, Mario quittait Olga. *« Il se déclara coupable de tout ce qui arrivait et il referma prudemment la porte de l'appartement derrière lui. »* La séparation s'est faite sans cris, sans brutalités, mais d'une façon si inattendue que c'est surtout l'incompréhension d'être quittée *« sans préavis »* qui abat l'abandonnée.

LE DÉBUT D'UNE DÉCHÉANCE

La présence d'Ilaria et de Gianni ne suffit pas à sauver leur mère. Elle devient autre, perd tout contrôle jusqu'à être devant ses enfants d'une grossièreté faisant appel à toutes les vulgarités du vocabulaire pornographique quand elle s'adresse à leur père venu chercher ses affaires. Ce langage qui ne lui est pas habituel annonce le début d'une déchéance. Elle la vit si intensément qu'elle voit des signes négatifs aux moindres événements de la vie quotidienne. A se remémorer le temps heureux de leur jeunesse quand elle le soutenait dans sa préparation à des examens universitaires, à se répéter qu'il est impossible qu'il ait cessé de l'aimer, à se souvenir qu'elle a renoncé pour lui à une carrière d'écrivain à laquelle elle aspirait, Olga se détruit. Et dans la souffrance d'avoir tout donné à Mario pour le bonheur d'une autre, l'itinéraire de la décrépitude se dessine jusqu'à un dénouement qui a, lui aussi, sa part d'inattendu et où trouvent place Carla, la maîtresse de Mario, et Carrano, le quinquagénaire voisin d'appartement d'Olga.

On ne sait si l'on doit parler d'un romancier ou d'une romancière, l'auteur tenant à garder secrète son identité. Quoi qu'il en soit, c'est d'un singulier talent qu'il s'agit, l'histoire d'Olga étant bien celle de la séparation d'un couple, mais plus encore. Ce que nous suivons, de scènes cocasses – Olga faisant l'amour avec Carrano et pensant à Mario – en scènes émouvantes – Olga attendant une aide de sa fille –, c'est la description du douloureux cheminement d'un esprit qui, de façon subite, se trouve seul face à lui-même et s'embarque pour *« un voyage aux frontières de la folie »*. Par là, sans fioritures dans le style ni pathos dans l'expression des sentiments, le roman prend une dimension qui en fait sa force, son originalité.

P.-R. L.

Diego De Silva et Domenico Starnone dans le chaos napolitain

CES ENFANTS-LÀ (Certi bambini)
de Diego De Silva.
Traduit de l'italien par Marilène Raiola, Fayard, 214 p., 16 €.

VIA GEMITO (Via Gemito)
de Domenico Starnone.
Traduit de l'italien par Alain Sarrabayrouse, Fayard, 366 p., 20 €.

La ville de Naples occupe depuis toujours une place de choix dans la géographie littéraire italienne. Source d'inspiration intarissable, sa réalité trouble et fascinante a vu naître de nombreux écrivains de grande qualité, qui ont su exploiter ses voix et ses histoires au nom d'une littérature universelle refusant tout provincialisme. Ces dernières années, la création littéraire y est encore plus riche et bouillonnante que par le passé, comme en témoignent les œuvres, entre autres, d'Erri De Luca, Ermanno Rea, Giuseppe Montesano ou Maurizio Braucci. A celles-ci, s'ajoutent aujourd'hui deux beaux romans, très différents mais chacun à sa manière représentatif de la vitalité de cette littérature. Il s'agit de *Via Gemito,* de Domenico Starnone, qui a été couronné en 2001 par le prestigieux prix Strega, et de *Ces enfants-là,* le surprenant premier roman de Diego De Silva.

Ce dernier – grâce à une écriture simple et précise, mais appuyée sur une construction temporelle très habile – retrace l'inconsciente descente en enfer de Rosario, un enfant de 11 ans qui, sans aucun état d'âme, exécute un homme pour le compte de la Camorra, la Mafia napolitaine. L'enfant déboussolé, qui vit dans un univers pauvre et dégradé, sans repères affectifs et moraux, devient alors un *« baby killer »*, son seul « maître » étant le camorrista qui lui a appris à tuer. Avec la même indifférence et sans aucune capacité de reconnaître le bien du mal, il alterne les gestes de la vie quotidienne et les actes criminels, que l'écrivain décrit avec précision au nom d'un réalisme froid et détaché. Il nous montre ainsi l'horreur d'un monde fait de violence et d'ignorance, univers corrompu et déresponsabilisé où le geste du jeune protagoniste apparaît comme un cri de détresse.

Si, dans l'histoire de Rosario, la famille est totalement absente, réduite à la seule présence d'une grand-mère assommée par la télévision et les somnifères, dans *Via Gemito,* le vaste et ambitieux roman de Domenico Starnone, le réseau familial – avec ses acteurs et ses comparses, ses sentiments et ses conflits – occupe toute la narration.

UN UNIVERS INSTABLE

Au centre du récit trône Federì, le père du narrateur. Un homme imprévisible et menteur, fantasque et excessif, parfois violent mais également généreux et passionné, amoureux et plein de vitalité.

Partager son existence n'est pas simple, et les disputes sont un rite quotidien, car l'homme est prêt à tout pour assouvir sa passion pour la peinture. En effet, Federì, qui travaille le jour comme cheminot, passe le plus clair de son temps à peindre avec acharnement tableau sur tableau, persuadé d'être un grand artiste dont le talent n'est pas reconnu à sa juste hauteur. Mais sa *« volonté de faire cadrer sa vie avec l'exception et non avec la règle »* donne naissance à un univers instable et fuyant où la réalité et l'illusion se croisent et se superposent sans cesse, au point que ses proches – sa femme Rusiné et ses enfants – n'arrivent plus à le comprendre ni à le supporter. Peu à peu son obsession de l'art devient d'ailleurs un moyen pour échapper aux contraintes et aux difficultés de la réalité de Naples des années 1950.

Quelques jours avant sa mort, sur un lit d'hôpital, Federì implore son fils : *« N'oublie pas ce que je te raconte, ne m'oublie pas non plus. »* Ce vœu ultime sera le prétexte de ce roman torrentiel et prolixe, qui suit le flux erratique de la mémoire avec une prose en spirales, en essayant de reconstituer la vie de ce père aimé et haï en même temps. Ce père mégalomane et paranoïaque, qui à lui tout seul semble résumer toutes les ombres et les lumières d'une ville que Starnone décrit sans aucune complaisance, mais également avec beaucoup d'attachement.

Pour lui, Naples est *« une zone chaotique et joyeuse, odeurs de pizzas, beignets, croquettes de pommes de terre, vermicelles aux palourdes, trafics licites et illicites, un théâtre pour toutes les langues méridionales, pour toutes les couleurs de peau, pour toutes les musiques, les chants, les cris d'appels très anciens et plus récents »*. *Via Gemito*, du nom de la rue où vivent Federì et sa famille, est un roman de la mémoire, mais aussi une immersion dans les entrailles d'une ville unique au monde. Une ville dont Starnone et De Silva savent évoquer avec force et sensibilité les multiples visages, à la fois effrayants et fascinants.

Fabio Gambaro

Plaidoyer pour une identité juive en démocratie

Face à l'assimilation prônée par les Lumières, quelle part de son identité culturelle peut-on préserver ? Interrogeant, sur deux siècles, quelques figures de la pensée politique et sociologique, Pierre Birnbaum fait l'éloge d'un judaïsme diasporique, parade de la dissolution dans l'homogène

GÉOGRAPHIE DE L'ESPOIR
L'exil, les Lumières, la désassimilation
de Pierre Birnbaum.
Gallimard, « NRF essais », 496 p., 25 €.

Dans le cimetière juif de la petite ville piémontaise de Cuneo, une tombe dont l'épitaphe a été choisie par celui qui y repose : *« Sa foi était celle d'un libre-penseur, sans dogme, sans haine. Mais il aimait avec la dévotion d'un fils la tradition juive de ses pères. »* Par cette formule l'historien Arnoldo Momigliano (1908-1987) tranche sur l'attitude de nombre de ses confrères, spécialistes renommés de sciences humaines et sociales, issus de familles juives – assimilées ou non – qui tinrent à limiter le poids de leur passé propre pour préférer une posture qui ne les place pas *« du dehors »* de la société, pour reprendre une formule livrée fortuitement – un entretien au *Nouvel Observateur* en 1980 – par Claude Lévi-Strauss (1).

Marc Bloch ouvre ainsi *L'Etrange Défaite*, composée dès 1940 mais publiée seulement deux ans après l'assassinat de l'historien résistant par les Allemands, près de Saint-Didier-de-Formans le 16 juin 1944, par un acte de foi dans ce patriotisme républicain et démocratique qui est le fruit de la logique universaliste rêvée par les Lumières et mise en œuvre par la Révolution française : *« La France, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui* (...) *demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel. »* Comme l'épistémologue Karl Popper (1902-1994), tout aussi fortement « assimilé », clarifiait sa position sur l'origine (*« je ne vois aucune raison de me considérer comme juif* (...). *Je ne me considère pas comme un juif allemand assimilé. C'est le Führer qui me voyait ainsi »*).

Le « code de civilité » universaliste comme l'entrée dans la modernité requerraient-ils un éloignement, une prise de distance d'avec les valeurs, les milieux juifs traditionnels, jusqu'à la langue – le yiddish – qui a assuré une part de l'unité d'une diaspora dont l'identité se trouverait ainsi remise en cause ?

C'est la forte question que pose Pierre Birnbaum dans *Géographie de l'espoir*, pour s'interroger plus largement – et là le judaïsme en démocratie sert de cas d'école sans confisquer le propos – sur la part que chacun peut préserver de son identité personnelle au sein de l'abstraction uniformisante d'une citoyenneté commune et collective prônée par les Lumières « à la française ».

DES SIGNES D'ESPOIR

Sur les deux derniers siècles, et sans restriction spatiale, Pierre Birnbaum explore des pensées-continents, terres souvent parcourues mais encore jamais envisagées dans cette décapante optique – le géographe aventureux interrogeant la différence fondamentale qu'il confirme entre un judaïsme de l'Est européen, civilisation qui lie vie publique et institutions communautaires et fonde les études juives, et une expression occidentale, fille des Lumières, laïcisée par l'émancipation politique précoce, qui renvoie l'appartenance à une sphère privée et compromet par résorption ou assimilation la sociabilité commune. De Karl Marx à Yosef Yerushalmi, en passant par Durkheim, Hannah Arendt, Isaiah Berlin ou Michael Walzer, Georg Simmel et Raymond Aron, Birnbaum traque les signes d'espoir qui l'autoriseraient à croire qu'une identité juive en démocratie est possible.

Par-delà la force du propos, le travail fascinant de l'explorateur et l'urgence civique qu'il y a pour chacun à en tirer la leçon – car l'enjeu concerne toutes les identités singulières, l'homogénéisation dans la nation ayant programmé d'autres dissolutions –, on saluera la grande cohérence de la démarche intellectuelle de Pierre Birnbaum, qui depuis trente ans réfléchit à une sociologie du politique ouverte, travaillant tant sur les figures (de *Sociologie de Tocqueville* [1969] à *Destins juifs* [1995]) que sur les « moments » mythifiés (*Les Fous de la République* [1992] ou *Le Moment antisémite : un tour de la France en 1898* [1998]), sur l'établissement des élites en tant que telles, comme sur l'Etat comme clé de l'interprétation des phénomènes identitaires.

Avec cette brûlante *Géographie de l'espoir*, le sociologue, qui utilise brillamment les outils des sciences humaines voisines, ne fait que poser une question de théorie politique sur l'Etat et la citoyenneté (appréhendés comme étrangers en rupture de nomadisme, marginaux fixés, certains groupes peuvent-ils intégrer le national sans y abdiquer leur spécificité ?) dont la réponse est grosse de l'avenir.

Comme cet éloge du judaïsme diasporique veut ébranler la réponse républicaine admise, il est aussi un essai militant pour qu'il reste à chacun une chance de préserver son identité propre. En cela, ce beau travail est aussi un livre politique, animé par un credo farouchement optimiste.

Ph.-J. C.

(1) *« Il faut considérer les effets psychologiques et moraux de l'antisémitisme* (...). *Se découvrir subitement contesté par une communauté dont on croyait faire partie intégrante peut conduire un jeune esprit à prendre quelque distance à l'égard de la réalité sociale, contraint qu'il est de la considérer simultanément du dedans où il se sent et du dehors où on le met. »*

Max Weber en pourfendeur des « idées de 1914 »

Une défense du pouvoir législatif contre le système bismarckien hostile au Parlement

ŒUVRES POLITIQUES (1895-1919)
de Max Weber.
Traduit de l'allemand par Elisabeth Kauffmann, Jean-Philippe Mathieu et Marie-Ange Roy.
Albin Michel, 552 p., 23 €.

Les textes politiques du père de la sociologie allemande, Max Weber, traduits pour la première fois en français, confrontent le lecteur à un véritable dilemme. Soit celui-ci cantonne la validité de ces analyses brillantes sur des sujets aussi divers que le constitutionnalisme dans la Russie des tsars, la démocratie bourgeoise, le socialisme ou la question du président du Reich dans la toute jeune République de Weimar, au contexte historique qui les a suscitées – mais dès lors cet épais volume ne satisfera guère que les spécialistes. Soit il adopte un point de vue « téléologique » et en cherche l'« actualité », au risque de forcer leur interprétation.

Les retrouvailles avec ces dix écrits issus de discours, conférences ou brochures appellent donc une lecture critique faisant la part des exagérations du moment, des éclairages historiques et des tendances longues – comme celle à la bureaucratisation de la vie publique des partis et des Eglises, repérée par ce fondateur des sciences sociales. Ce recueil est d'autant plus déconcertant qu'on y voit le théoricien de la neutralisation du jugement comme condition de l'exercice du savoir multiplier les prises de position et les professions de foi. On louera donc l'éditeur d'avoir su guider le profane grâce à une longue présentation d'Elisabeth Kauffmann restituant les grands moments de l'histoire allemande et internationale sur lesquels Weber se penche.

Un Weber qui, pendant la première guerre mondiale, se laissera aller à quelques concessions pour capter la sympathie d'un public intoxiqué de fièvre patriotique pour lequel il écrit les articles qui constitueront le texte central de ce volume : *Parlement et gouvernement dans l'Allemagne réorganisée* (mai 1918). Ainsi fustige-t-il les armées ennemies, peuplées de *« Nègres et de Ghourghazes »*, comme autant de *« barbares sortis de leurs repères des quatre coins de la terre »*.

INAPPROPRIÉ À L'« ESPRIT » ALLEMAND

Pourtant, tout en rappelant qu'il fut pangermaniste et conservateur avant de prêter sa plume à la presse libérale, Weber propose dans ces pages l'une des critiques les plus radicales des *« idées allemandes de 1914 »* aux délices desquelles tant d'intellectuels d'outre-Rhin avaient cédé jusqu'au chantre du *« socialisme éthique »*, le philosophe néokantien Hermann Cohen. Une de ces *« idées de 1914 »* consistait à juger que l'existence d'un Parlement était inappropriée à l'*« esprit »* du peuple allemand et qu'il conviendrait de le supprimer. Révolté par les élucubrations des *« littérateurs »*, Weber, qui croit à la monarchie constitutionnelle, se livre contre eux à un hommage magnifique du pouvoir législatif, reprochant au système bismarckien d'avoir cantonné le Parlement à une *« politique négative »*, autrement dit à la fonction de manifestation extérieure du *« minimum d'approbation des dominés »*. Selon lui, le Parlement a, au contraire, un rôle de formation des chefs politiques, de pôle de résistance aux déviances de la démagogie et du césarisme. Par la publicité et le contrôle d'une administration toujours plus envahissante, il oppose une digue à cette lame de fond que représente, aux yeux dégrisés du sociologue, la tendance lourde à la bureaucratisation des Etats modernes.

Dans un geste où se profile déjà la future sociologie critique de ceux qui se réclameront de lui, Weber dénonce en réalité l'hypocrisie de ceux qui derrière les *« idées de 1914 »* dissimulent le fait brut de la bureaucratisation universelle, *« machine vivante »* efficace pour établir *« l'habitacle de cette servitude des temps futurs »*. Mais ici il donne aussi des éléments pour y échapper. De sorte que le Weber politique permet aussi de mesurer la profondeur de la réflexion constitutionnelle dans l'Allemagne d'avant le nazisme, et comment celle-ci a pu, après le cataclysme, renouer avec la démocratie et l'Etat de droit.

N. W.

Après l'armistice, la guerre continue

LA VICTOIRE ENDEUILLÉE
La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)
de Bruno Cabanes.
Seuil, 556 p., 27 €.

JULES ISAAC, UN HISTORIEN DANS LA GRANDE GUERRE
Lettres et carnets 1914-1917
présentés par Marc Michel.
Ed. Armand Colin, 310 p., 24 €.

VRAI ET FAUX DANS LA GRANDE GUERRE
sous la direction de Christophe Prochasson et Anne Rasmussen.
La Découverte, 360 p., 25 €.

De même qu'un pont est d'une autre nature que les deux rives qu'il relie », écrivait Georg Simmel dans *Le Conflit*, le passage de la guerre à la paix mérite une analyse spécifique. C'est à cette œuvre que s'est attelé Bruno Cabanes dans une somme sur la « sortie de guerre » des combattants français du premier conflit mondial.

La démobilisation comporte évidemment une dimension technique : il faut rendre à la vie civile 5 millions de soldats ! De ce point de vue, l'historien conclut à un succès de l'administration. Mais son propos dépasse de beaucoup cet aspect. Il étudie ainsi en détail deux expériences essentielles pour les Poilus qui les ont vécues : l'entrée et le séjour dans les provinces recouvrées et l'occupation de la Rhénanie. Loin des clichés de retrouvailles formidables, Cabanes dresse un tableau nuancé du contact entre les troupes françaises et les Alsaciens-Lorrains : l'ennui des soldats et les règlements de comptes locaux sont bien mis en lumière. L'occupation de la rive gauche du Rhin, forme de *« guerre après la guerre »*, provoque une *« tension croissante »* entre soldats français et population, marquée par la fameuse campagne de propagande lancée par les Allemands contre les troupes coloniales, la *« honte noire »*, récemment étudiée par Jean-Yves Le Naour (1).

Bruno Cabanes décrit avec minutie ce que l'on peut savoir de l'état d'esprit des soldats, notamment à l'aide du contrôle postal, soulignant que, fin 1918, la *« haine »* de l'ennemi semble encore bien présente parmi les soldats, qui réagissent à l'armistice avec stupeur et étonnement, puis dans une joie mêlée de deuil. La fracture entre le front et l'arrière est alors très sensible, et Cabanes, à travers une riche analyse des fêtes du retour, s'interroge sur les mécanismes et les formes de la réinsertion dans la société civile.

Le cas de l'historien Jules Isaac prolonge le questionnaire, tant celui-ci semble avoir été transformé par la guerre. Il se dit devenu *« un autre homme, plus mûr, plus dur »*, soucieux d'action. Ami de Péguy et poulain de Lavisse, le célèbre auteur de manuels est également un intellectuel engagé dans son temps, que l'édition d'un choix de lettres de guerre et d'extraits de carnets permet de découvrir. On y lit l'expression d'un fort patriotisme, mêlé, en 1917, d'une *« lassitude très critique »* (Marc Michel) d'une guerre qui *« a dépassé les limites de l'horreur »*.

BOURRAGE DE CRÂNE

On y lit aussi des considérations sur le rôle du chef (Isaac est caporal, puis sous-officier) ou sur le poids des *« forces morales »* dans le conflit. Les textes racontent également l'histoire d'un couple – Jules et Laure – fortement attaché à la cellule familiale. A sa femme, l'historien dit sa méfiance face aux discours officiels ou son peu de sympathie pour les embusqués. La question de la « vérité » et la dénonciation du bourrage de crâne reviennent régulièrement dans les réflexions d'Isaac, dont l'œuvre et les interventions d'après-guerre seront marquées par ces enjeux (2).

De telles interrogations sont au cœur des contributions rassemblées dans *Vrai et faux dans la Grande Guerre*. Constatant que le conflit a mis en cause, de manière aiguë, la notion de « vérité » et troublé *« le rapport au réel »*, ce collectif envisage différentes modalités de ces bouleversements du « vrai », non sans parti pris historiographique. Les enjeux de la *« propagande »* sont notamment disséqués par John Horne. L'historien souligne ainsi que celle-ci ne peut se comprendre sans mesurer la part d'*« automobilisation »* des sociétés elles-mêmes dans le conflit, tandis que d'autres articles discutent de la censure, du rôle de la photo ou des actualités françaises.

Les perceptions et les représentations des contemporains sont évaluées, à travers plusieurs études de cas, telle la peur de l'espion matérialisée par les dénonciations et fantasmes, à Paris, autour de lumières *« suspectes »*. Une dernière partie revient sur le témoignage combattant, matrice de nombreux débats sur la parole de *« vérité »*... bien au-delà de la Grande Guerre.

Nicolas Offenstadt

(1) *La Honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises 1914-1945* (Hachette, 280 p., 20 €).
(2) Lire *Jules Isaac ou la passion de la vérité*, d'André Kaspi (Plon, 2002).

« C'est un petit essai conduit d'une main rude, une clarification qu'Elisabeth Roudinesco réussit à merveille. »
Catherine Clément, *Le Magazine littéraire*

« Un essai intelligent, clair et en colère sur ce qu'est la psychanalyse aujourd'hui, sa place dans la société, sa spécificité par rapport aux psychothérapies. »
Sandra Basch et Sophie Fontanel, *Elle*

« Un essai précis et exhaustif qui tente d'échapper aux pièges du corporatisme, de l'expertocratie et de la judiciarisation. »
Philippe Petit, *Marianne*

Elisabeth
Roudinesco

Les Inventeurs du Réel – Paris

fayard
www.editions-fayard.fr

LIVRES DE POCHE

En mer avec Mac Orlan

Pour l'écrivain, « l'aventure n'existe pas ». Elle est un mirage fuyant. Le recueil de ses romans maritimes démontre le contraire

ROMANS MARITIMES
de Pierre Mac Orlan.
Omnibus, 878 p., 24,50 €.

Pierre Mac Orlan romancier de l'aventure : n'est-ce pas là une affirmation paradoxale pour un auteur qui a proclamé : *« Il est nécessaire d'établir comme une loi que l'aventure n'existe pas. Elle est dans l'esprit de celui qui la poursuit et, dès qu'il peut la toucher du doigt, elle s'évanouit »* ? Ce recueil des « romans maritimes » démontre qu'il n'en est rien : Pierre Mac Orlan appartient bien à cette famille plutôt clairsemée des romanciers français de l'aventure (1).

Mais avec lui l'aventure n'a rien de brillant, rien d'exaltant. C'est un mirage fuyant, ainsi que l'affirme Jerome Burns dans *L'Ancre de miséricorde* : *« J'ai cherché l'aventure sur toutes les mers du monde et je ne l'ai jamais rencontrée belle et pure comme je l'imaginais. On ne l'atteint jamais. On passe le meilleur de sa vie à essayer d'étreindre un fantôme poétique. »* Ainsi en va-t-il de l'*« aventurier actif »*, comme l'appelle Mac Orlan dans son *Petit manuel du parfait aventurier*, essai brillant teinté d'humour du même noir que le *Jolly Roger*, qui est la pièce cardinale du volume. Il lui oppose l'*« aventurier passif »*, celui qui mène ses lointaines expéditions du profond de sa bibliothèque : *« La grande animatrice de l'aventurier passif est l'imagination. Un aventurier passif ne conservera sa qualité qu'en se nourrissant abondamment de la substance féconde que l'on trouve dans les livres. »* Il peut arriver que l'aventurier passif décide de passer à l'action.

C'est tout le sujet du roman qui ouvre le recueil, *Le Chant de l'équipage*. Fasciné par la légende des pirates au point de devenir la dupe d'un mauvais garçon, Joseph Krühl armera un brick-goélette, *L'Ange-du-Nord*, et partira vers les Antilles pour une chasse au trésor qui s'achèvera de façon humiliante : on ne s'improvise pas aventurier, encore faut-il en avoir l'étoffe ! Jouant avec dextérité des clichés de l'imaginaire malin en y ajoutant une pincée d'exotisme baroque, Mac Orlan signe là un roman qui démontre à l'envi que l'aventure est un *« miracle dangereux »*...

UNE SUITE PICARESQUE

Deux autres romans traitent, chacun à sa manière, de la piraterie et des frères de la Côte. *A bord de L'Etoile-Matutine* est la chronique très fragmentée d'un équipage de forbans dont on ne nous cache ni la sauvagerie, rarement tempérée, ni le destin inéluctable en forme de potence. Cette suite d'anecdotes pittoresques et cruelles qui flirte parfois avec le fantastique ne vise jamais à l'épique ; elle compose bien plutôt une suite picaresque empreinte de dérision. *L'Ancre de miséricorde,* qui est peut-être le chef-d'œuvre de Mac Orlan, n'aborde pas le thème de manière frontale. Pas de navigation hauturière ici à bord de la *Rose-de-Savannah*, puisque toute l'action ou presque se déroule dans la ville et le port de Brest, mais un jeune homme épris d'aventure qui se verra infliger une leçon amère...

Le pirate, le flibustier n'est pas le seul personnage qui incarne l'aventure dans ce volume. Il y a aussi, dans deux autres romans, celui de l'agent secret, de l'espion, qui pour l'auteur est voué à la même malédiction, participe du même univers interlope et cruel. C'est le cas dans *Le Bal du pont du Nord*, où l'ambiance trouble de la guerre secrète perdure bien après la fin de la première guerre mondiale dans une Flandre en trompe-l'œil. L'auteur y évoque une autre forme de l'aventure moderne – la guerre – pour laquelle il exprime une ferme défiance : d'expérience, il a appris qu'elle ne gagne rien à être pratiquée...

C'est le cas aussi dans *Filles d'amour et ports d'Europe,* où se profile la lourde silhouette du capitaine Hartmann, espion, soldat et policier dans ses vies successives. Mais comment rattacher ces deux ouvrages terrestres à des « romans maritimes » ? Tout simplement parce qu'ils se déroulent tous deux dans des ports : Zeebrugge pour le premier, Naples, Marseille, Brest, Rouen, Londres, Barcelone, Hambourg pour le second. L'œuvre de Mac Orlan montre une particulière dilection pour les villes portuaires, leurs quartiers cosmopolites et leur population de matelots, de prostituées, de miséreux, de petits truands, de destins à la dérive.

RUE DES ARCHIVES

Pierre Mac Orlan en 1950

Il y a à cela des raisons autobiographiques, ainsi qu'en témoigne la préface de l'auteur à son livre préféré, *Sous la lumière froide*, un recueil de nouvelles où, sous le couvert de la fiction, Pierre Dumarchey s'est sans doute le plus livré. N'est-on pas en droit de considérer l'écrivain de *Port d'eaux mortes* comme le double de Mac Orlan ? *« Ma littérature restait maigre. Là, je retrouvais mes anciens angles et cette curieuse inconsistance physique de ceux qui ne possèdent rien. J'écrivais des livres de pauvre et ces livres me faisaient vivre. Je vivais sur le plus faible, et ainsi je me tenais dans la loi. »* Le miracle n'est-il pas que de l'apprentissage terrible de la misère il ait tiré le souffle d'animer *L'Ange-du-Nord, L'Etoile-Matutine, La Rose-de-Savannah*, et qu'il ne cesse plus depuis d'entraîner les lecteurs dans leur sillage ?

Jacques Baudou

(1) Dans son *Manuel du parfait aventurier*, il recense quelques-uns de ses pairs : Pierre Mille, Gilbert des Voisins, Blaise Cendrars, t'Sertevens, Bernard Combette, John Antoine Nau, Fernand Fleuret...

La misère des humbles

Louis Guilloux en peintre de la souffrance sociale

LA MAISON DU PEUPLE
suivi de COMPAGNONS
de Louis Guilloux.
Préface d'Albert Camus,
Grasset, « Les Cahiers rouges », 224 p., 8 €.

Bien des auteurs faisant de leur vie leur roman, « Moi » est à l'origine soit d'un livre, soit d'une œuvre. Avec Louis Guilloux et son enfance, on est dans le second cas, et une réédition de *La Maison du Peuple* ne peut être que bienvenue pour ceux qui le limitent à *Sang noir*, son chef-d'œuvre, et pour ceux qui l'ignorent.

Il a 28 ans quand paraît ce premier roman et premier pas dans une carrière d'écrivain dont le socialisme est l'école de pensée, mais en dehors de tout parti, *« plus inspiré par Michelet que par Marx »*, sans doute à la suite de sa déception du voyage en URSS qu'il fit avec Gide. L'un des traits de son œuvre est de faire écho aux problèmes du prolétariat dont il est issu sans être un écrivain dit engagé.

Nul manichéisme, mais une fine observation de la souffrance – et sans distinction de classe sociale –, une clarté dans l'expression sans l'artifice d'un vocabulaire qui « ferait peuple », une qualité d'écriture que Camus a soulignée en le disant des rares qui, *« avec Vallès et Dabit, ont su trouver le seul langage qui convenait »* pour évoquer la misère des humbles, traduire *« une vérité* [qui] *dépasse les empires et les jours, celle de l'homme seul en proie à une pauvreté aussi nue que la mort »*. Pour autant, ses romans – ne pas oublier *Les Batailles perdues* – ne jouent pas sur la corde sensible des émotions faciles. D'un ton qui ne vieillit pas pour des histoires toujours présentes, ils n'ont rien du pathos que peut susciter l'exploitation littéraire de la vie des gagne-petit exploités.

LES RIENS DE CHAQUE JOUR

Il en est ainsi dès ses débuts avec, placée avant la guerre de 1914, cette histoire de la « maison » de François Quéré, un cordonnier comme le père de Guilloux. Rébal, le docteur d'une petite ville dont les ouvriers sont menacés par le chômage, convainc Quéré de fonder une section socialiste qui fonctionne si bien qu'aux municipales elle compte sept élus.

Mais la victoire est source de déception, Rébal n'ayant affirmé des convictions socialistes que par ambition personnelle. Pour manifester que la trahison de Rébal ne peut entraver une union pour de meilleures conditions de vie, Quéré entreprend la création d'une maison du peuple, projet remis en question à la déclaration de guerre.

Avec *Compagnons*, court et dense récit de la mort d'un maçon, Guilloux raconte les derniers jours de Kernevel, un pauvre ouvrier qui n'a guère connu de joies, et qui, à l'agonie, a *« des larmes de bonheur »* dont il ne sait d'où elles lui viennent. *« Si c'était cela, la mort était un grand bonheur. Il pensait à sa vie et il ne regrettait rien. »*

Une élection volée par un profiteur abusant du désarroi des ouvriers qui persévèrent dans l'union ; la mort, seul bonheur d'un malheureux. En décrivant des drames personnels pris dans un drame général, en évoquant sans commenter, en créant un univers avec ces riens de chaque jour que sont le loyer à payer ou le copain malade à visiter, Guilloux donne à ses romans une ampleur qui dépasse leur temps et leur lieu.

P.-R. L.

Maigret les pieds dans l'eau

Huîtres, vin blanc et cadavres au menu de ces enquêtes côtières

MAIGRET À LA MER
Sept romans
de Georges Simenon.
Omnibus, 960 p., 20 €.

J'avais vu la mer au cinéma et sur des photos en couleurs, mais je n'avais pas imaginé que c'était aussi clair, ni aussi vaste ni aussi immatériel. L'eau était de la couleur du ciel et, comme elle reflétait la lumière, comme le soleil était à la fois au-dessus et au-dessous, il n'y avait plus de limite à rien et le mot "infini" m'est jailli à l'esprit », dit le héros du *Train*. Pour le natif d'un pays irrigué d'eaux douces qu'est Georges Simenon, cet homme dont l'enfance est hantée par l'image du canal, *« tout droit, si droit et si long qu'il en était obsédant »*, le port est promesse d'évasion, la mer révélatrice d'illuminations.

La Bretagne l'aura peu attiré. On a vu Maigret à Concarneau (*Le Chien jaune*) et à La Baule (*Maigret et l'homme tout seul*). On sait que le commissaire avait commencé des études de médecine à Nantes (*Les Mémoires de Maigret*).

Par nostalgie, sans doute, de ses jeunes années, il préférait la Normandie, où on le retrouve par deux fois dans ce recueil. Mme Maigret fait ses valises pour un séjour estival en Alsace lorsque son incorrigible mari lance : *« Et si nous allions plutôt à la mer ? »* C'est que le capitaine d'un chalutier de Fécamp vient d'être retrouvé mort, et le couple se retrouve à l'Hôtel de la Plage, Maigret enquêtant dans un bistrot de pêcheurs sous l'œil sceptique du commissaire local (*« C'est si rare qu'on éclaircisse ces histoires de marins ! »*).

Dans *Au Rendez-vous des terreneuvas*, Simenon exploite des éléments qu'il avait traités jadis, dans *L'Homme à la cigarette*, lorsqu'il signait Georges Sim. *Maigret et la vieille dame*, lui, le replonge à Etretat où il s'égaya gamin. *« La mer, pour lui qui était né et avait passé son enfance loin dans les terres, c'était resté ça : des filets à crevettes, des hommes en pantalon de flanelle, des parasols sur la plage, des marchands de coquillages et de souvenirs, les bistrots où l'on boit du vin blanc en dégustant des huîtres. »* L'illusion d'*« un monde artificiel, pas sérieux, où rien de grave ne pouvait arriver »* est mise à mal par son enquête sur l'empoisonnement à l'arsenic d'une servante aux gros seins.

UN SITE À PALMIERS

Maigret fourre aussi son nez sur la Côte d'Azur. *Liberty Bar* le mène à Antibes, pour démêler les fils de la mort suspecte d'un mystérieux Brown. Il fait trop chaud dans ce site à palmiers et au *« bitume amolli »*, peuplé d'ombres *« portant chapeau de paille et raquette de tennis »*. Se reposant à l'Excelsior de Cannes, où la Croisette ressemble aux *« aquarelles-réclames que le Syndicat d'initiative fait reproduire dans les magazines de luxe »*, il est encore une fois sollicité pour démasquer l'assassin de *L'Improbable Monsieur Owen*, un faux Suédois en villégiature avec une fille-fruit, son infirmière.

Dans *Mon ami Maigret*, c'est avec un collègue de Scotland Yard qu'il s'immerge dans le milieu des naturistes et des joueurs de boules : les mordus, ces vers que l'on trouve dans le sable pour les accrocher aux hameçons, le passionnent autant que les forfaits perpétrés dans l'île de Porquerolles.

Mais celui que l'on a voué aux ruelles pluvieuses est attiré par les plages de Vendée ou de Charente-Maritime. L'amateur de mouclades n'est pas mécontent de retrouver le pays des bouchots où une vieille chipie s'est fait trucider (*Maigret à l'école*). En vacances aux Sables-d'Olonne, il enquête sur la ténébreuse affaire qui trouble la clinique où sa femme est opérée de l'appendicite. Les plateaux d'huîtres y remplacent avantageusement la bouillabaisse.

Jean-Luc Douin

LIVRAISONS

■ **LOIN DU MONDE,**
de James Hanley
Deux solitudes se rencontrent un soir sous le porche d'une église. Au loin, à Londres, l'écho des bombardements de la première guerre mondiale. Félix Lévine, un matelot naufragé *« un être tombé de nulle part, un homme égaré, dérouté, inoffensif, qui ne possédait rien d'autre que sa virilité, le souvenir de son navire et un passé réduit en cendre »*, heurte la main de Grace Helling. Une fille-femme de 45 ans échouée, déchue, à peine libérée du fondamentalisme catholique de ses parents. Un monde les sépare. Elle, enfermée dans son désir d'amour, en quête de vie ; lui, empêtré dans sa fuite, cherche refuge dans la mer, en refus de la vie. Un amour impossible, forcément tragique, que seule la mort peut tirer du néant. De James Hanley (1901-1985), romancier hanté par la mer, comme Conrad à qui on le comparait, Henry Miller disait : « *La langue qu'il emploie est celle du désordre à son extrême, de la démoralisation totale, et il s'y tient d'un bout à l'autre, avec une rigidité et une consistance qui rappellent le cauchemar dont Kafka fit sa demeure.* » Une langue et un univers à (re)découvrir à travers ce roman tourmenté, inquiétant et profond. **St. L.**
Traduit de l'anglais par Dominique Mainard, Rivages Poche, « Bibliothèque étrangère », 308 p., 8,40 €.

■ **L'ATTAQUE VIENT DE LA MER,**
de Douglas Reeman
Connu par les amateurs de romans sur les guerres navales napoléoniennes menées au temps de la marine en bois (signées du pseudonyme d'Alexander Kent), le pacifiste Douglas Reeman, ancien de la Royal Navy, écrivit d'abord trente-cinq fictions ayant pour cadre la deuxième guerre mondiale. En voici cinq, où les civils sont confrontés à l'instinct de survie, où l'auteur se livre, comme le note Dominique Le Brun, à *« une cinglante critique des militaires de carrière »*, et où, comme il le note dans *Les Torpilleurs*, *« il n'y avait jamais de vainqueurs. Des survivants seulement »*. Pire, à la fin d'*Un navire pour mourir* : *« Il n'y avait pas de survivants des raiders allemands. Une fois encore, le navire était seul sur la mer. »* **J.-L. D.**
Omnibus, 1 254 p., 24,50 €.

■ **NOUVELLES (tome III),**
de Richard Matheson
Ce troisième volume vaut moins pour la qualité des textes proposés que parce qu'il offre l'occasion de découvrir de nombreux inédits d'un auteur majeur : sur les 44 nouvelles recueillies ici, 18 n'avaient pas été traduites en France. Elles appartiennent toutes à la seconde période de l'auteur. Une bonne moitié des textes réunis ici datent des années 1983-2003. C'est en effet en 1983, après une longue période de silence, que Richard Matheson a repris la plume pour écrire à nouveau des nouvelles, ce qu'il appelle dans sa postface des *« délires systématisés »*. Il est amusant de constater que son retour s'est effectué dans le *Rod Serling's Twilight Zone Magazine* : rappelons qu'il avait été le principal scénariste de la série TV de Rod Serling *Twilight Zone*, de célèbre mémoire (*La Quatrième Dimension*). **J. Ba.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis), par Hélène Cosson, Jacques Chambon et Jean-Pierre Durastanti, J'ai lu, « Fantastique », 572 p., 7,80 €.

■ **RIEN NE VA PLUS,**
de Douglas Kennedy
David Armitage, marié, la quarantaine, aspire depuis dix ans à devenir scénariste à Hollywood. Des années de doute et de galères avec son cortège de leurres et de désespoirs. Un jour enfin, le succès pointe. Premier profil du rêve américain à travers lequel, Douglas Kennedy exploite toutes les ficelles des scénarios à succès made in Hollywood : amour, gloire et argent. Seconde face : la chute, greffée sur cette sentence de Scott Fitzgerald : *« Dans une vie américaine, il n'y a pas de deuxième acte. »* L'occasion d'une réflexion sur les origines de l'inspiration créatrice et sa part de volontaire et d'involontaire. Des réminiscences latentes ou patentes – ou plagiat – qui accompagnent toute œuvre. Une critique acerbe du pharisaïsme hollywoodien et de ses indignations hypocrites. Du suspense pour pimenter l'été. **St. L.**
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, Pocket, 142 p., 6,50 €.

JEAN-JACQUES PAUVERT
LA TRAVERSÉE DU LIVRE
« Prenez cette autobiographie : elle vous concerne, elle est pleine de petites madeleines cartonnées. »
C. Devarrieux, *Libération*
ÉDITIONS VivianeHamy

Espérons un été moins pourri qu'en 1151...

De siècle en siècle, on ne cesse de subir le climat, mais aussi de le transformer par l'imagination

HISTOIRE HUMAINE ET COMPARÉE DU CLIMAT
Tome I : Canicules et glaciers XIIIe-XVIIIe siècles
d'Emmanuel Le Roy Ladurie.
Fayard, 740 p., 25 €.

L'HOMME FACE AU CLIMAT
L'imaginaire de la pluie et du beau temps
de Lucian Boia.
Les Belles Lettres, 208 p., 16 €.

GÉRARD JULIEN/AFP

Les inondations en décembre 2003 près d'Agde (Hérault)

Comment étaient les cerises, en pays albigeois, le 16 avril 1420 ? Déjà mûres, Monsieur, signe indubitable d'une sécheresse excessive. Et l'Escaut, en mars 1481 ? Encore gelé depuis janvier, de quoi penser que l'hiver ne voulait plus finir. Espérons que l'été sera moins pourri qu'en 1151 : des pluies du 24 juin à la mi-août ! Moissons détruites par les orages, fruits gâtés, vendanges désastreuses, inondations, sale automne...

On s'en serait douté : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il fait trop sec ou trop humide et que les humains souffrent du climat. Quand même, pour parler de la pluie et du beau temps, le vrai chic culturel, c'est de rappeler qu'à Bruges, en 1316, le prix du blé fut multiplié par cinq, celui du sel par quatre (plus d'évaporation suffisante) et qu'il mourut en quelques semaines environ 5 % de la population sous les effets conjugués de la famine et des épidémies collatérales (notamment les dysenteries liées aux nourritures avariées).

Une fois pourvu du premier volume de cette *Histoire humaine et comparée du climat*, qui couvre en détail les années 1303 à 1741 et examine diverses régions d'Europe, il est assuré que vous pourrez rendre vos conversations météorologiques moins banales. Et surtout méditer sur la grande leçon d'histoire que donne une fois encore Emmanuel Le Roy Ladurie. En 1967, c'est lui qui ouvrit la voie, parmi les tout premiers, à cette discipline nouvelle en publiant sa célèbre *Histoire du climat depuis l'an mil* (Flammarion), suivie en 1971 d'une édition anglaise considérablement augmentée. Depuis, les historiens du climat se sont multipliés. Leurs investigations se sont étendues et perfectionnées, faisant appel aussi bien aux archives les plus diverses qu'aux moraines des glaciers, sans oublier les troncs d'arbre et le carbone 14.

Dans cette nouvelle somme, Le Roy Ladurie rassemble, synthétise et compare à peu près tout ce qu'on sait aujourd'hui des variations lentes ou brusques intervenues au cours des huit derniers siècles. On retrouve donc POM et PAG, respectivement *« petit optimum médiéval »*, période de relatif réchauffement (ah ! les beaux étés du XIIIe siècle !) et *« petit âge glaciaire »*, vaste épisode de rafraîchissement qui s'étend de 1300 à 1860, ces moyennes n'excluant pas, évidemment, de grands hivers en POM et des canicules en PAG. Sans faire de ces variations la cause unique des événements historiques – ce qui serait excessif, voire absurde –, on ne peut qu'être frappé par leur impact. Sans doute est-il différent suivant les siècles et les régions, mais il concerne la démographie, l'économie et aussi, par le biais des émeutes et de l'imputation aux pouvoirs en place de responsabilités imaginaires ou réelles, la politique.

Avec le livre de Lucian Boia, une autre approche est à l'œuvre. Ce spécialiste de l'imaginaire collectif ne cherche pas à savoir ce que furent les réalités météo d'hier. Il ne cherche pas non plus à trancher l'interminable discussion sur les apocalypses qui nous attendent (1). Ce qui l'intéresse, ce sont les manières dont on a conçu, rêvé, fantasmé, redouté le climat à travers les âges. Il convie donc son lecteur à une promenade, passionnante, chez ceux qui ont demandé au climat une explication des civilisations (d'Hippocrate à Jean Bodin en passant par Ibn Khaldoun, Montesquieu ou Herder), chez ceux qui ont cru y trouver la clé de l'histoire ou l'annonce de catastrophes majeures. En découvrant toutes ces apocalypses qui n'ont jamais eu lieu, bien que « scientifiquement » prévues, on devient prudent sur les malheurs qu'on nous prédit.

Roger-Pol Droit

(1) Voir à ce sujet, dans le n° 130 de la revue *Le Débat* (mai-août 2004, Gallimard, 192 p., 14,50 €), un entretien avec Jean-Marc Jancovici, auteur de *L'Avenir climatique. Quel temps ferons-nous ?* (Seuil, 2002.) A signaler également *Histoire du climat*, de Pascal Acot, Perrin, « Tempus », 314 p., 8 €.

Passions Maghreb

Jean de La Guérivière fait le récit de l'histoire tumultueuse des deux rives de la Méditerranée

AMÈRE MÉDITERRANÉE
Le Maghreb et nous
de Jean de La Guérivière.
Seuil, 436 p., 22 €.

Jean de La Guérivière récidive. Trois ans après nous avoir fait rêver avec les « fous d'Afrique », ces Français happés par le continent noir qu'ils s'efforcèrent d'arrimer à la métropole, c'est le Maghreb qu'il saisit à bras-le-corps. On y retrouve les ingrédients qui firent le succès de son ouvrage précédent : une solide érudition, une écriture enlevée et un ton serein pour revisiter une histoire souvent tumultueuse.

Des journées passées à fréquenter la bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer, sa source principale d'informations, l'auteur en est revenu chargé d'un butin étalé devant nous. L'ancien journaliste du *Monde* – pour le compte duquel il arpenta le Maghreb – ressuscite Abd el-Kader, *« le rebelle sympathique »*, Lyautey, symbole d'un *« colonialisme idéal »*, Bourguiba, *« l'affranchi nostalgique »* ; il fait défiler les spahis en cape blanche et rouge, et les goumiers – les *« loups »*, comme les avait surnommés un général américain qui les avait vus au combat. Il parle des *« cathédrales vides »* à Alger et Rabat depuis l'indépendance ; il raconte les écrivains voyageurs et les *« peintres reporters »* qui, d'Alexandre Dumas à Delacroix en passant par Pierre Loti, se sentirent l'*« âme arabe »* le temps d'un séjour, d'un livre ou d'un tableau.

Difficile de résumer un ouvrage foisonnant, qui embrasse tous les aspects d'une histoire partagée qui court de Louis XIV à Jacques Chirac, parle des juifs et des Berbères, des pieds-noirs et des beurs, de la torture pendant la guerre d'Algérie, du bilinguisme postcolonial et de l'islam français... Les anecdotes, les portraits abondent, mais que l'on n'attende pas de l'ouvrage la moindre révélation. Ce n'était pas son objet. L'intérêt du livre, ce qui en fait son prix, est ailleurs : en quelques centaines de pages dépourvues de ressentiment, Jean de La Guérivière donne du sens à une aventure singulière qui continue à peser sur notre histoire et celle de nos voisins d'Afrique du Nord.

L'un des chapitres les plus attachants concerne le « peuple dispersé » des pieds-noirs. *« Parce qu'ils assimilaient tous les pieds-noirs à l'OAS, beaucoup trop de Français de la métropole craignirent qu'ils n'apportent le fascisme dans leurs maigres bagages »*, rappelle l'auteur. Les hommes politiques n'étaient pas plus larges d'esprit. A un Louis Joxe qui proposait d'expédier cette *« mauvaise graine »* en Amérique latine ou en Australie, le général de Gaulle répliqua que mieux valait les envoyer peupler la Nouvelle-Calédonie ou la Guyane !

Des pages également passionnantes sont consacrées aux juifs d'Afrique du Nord. C'est l'occasion pour l'auteur de tordre le cou à quelques légendes tenaces : celle d'une communauté juive choyée dans le monde musulman par exemple, celle aussi d'un Mohamed V qui aurait soustrait les juifs marocains aux lois racistes de Vichy.

Après l'Afrique et le Maghreb, il reste à l'auteur à revisiter l'Indochine pour conclure une saga flamboyante. Rendez-vous est pris.

Jean-Pierre Tuquoi

Illich et Fourastié en harmonie

Deux approches du progrès pas si éloignées et toujours pertinentes

LES TRENTE GLORIEUSES
de Jean Fourastié.
Hachette, « Pluriel », 288 p., 8,40 €.

ŒUVRES COMPLÈTES
Volume 1
d'Ivan Illich.
Fayard, 792 p., 30 €.

Un critère sûr de la pertinence d'un penseur est sa capacité à faire passer ses concepts dans le langage courant. A cet égard, Ivan Illich et sa *« convivialité »*, Jean Fourastié et ses *« trente glorieuses »* ont inscrit dans le sens commun de bien utiles expressions, dont on oublie souvent qu'ils en sont les auteurs. La reparution de leurs ouvrages apparaît donc comme une reconnaissance légitime.

Mais, plus encore, leur relecture fait surgir une fraîcheur, une revigorante stimulation, une goûteuse âpreté : comme beaucoup de bons vins, la maturation de l'oubli leur fait exprimer aujourd'hui une vigueur dépassant de loin nombre des piquettes que nous servent tant d'échoppes, et qui, à peine pressées, tournent au vinaigre de la pensée. Quelle étonnante rencontre, de surcroît, entre cet apologue du progrès et un des plus lucides critiques de celui-ci : on attendrait un duel au sabre, on constate une surprenante harmonie.

Des *Trente Glorieuses* de Fourastié, on sait presque tout sans l'avoir lu, tant sa description était juste : le récit de l'étonnante métamorphose qui a changé la France entre 1946 et 1975 plus que dans les deux siècles précédents. Niveau de vie, mortalité, éducation, urbanisation, alimentation : dans tous les domaines de la vie quotidienne, ces trente années ont affranchi la majorité des Français (et des Occidentaux) d'une dureté de la vie quotidienne qui nous révolterait aujourd'hui.

Fourastié explique limpidement les causes de cette transformation : la hausse des rendements agricoles, d'abord, la croissance forte de la productivité du travail, ensuite, liée à une meilleure organisation et à l'application de la *« science expérimentale »*. Mais Fourastié n'est pas un progressiste à la petite semaine. Il précise très clairement que la croissance extraordinaire des *« trente glorieuses »* ne peut durer toujours, affirmant *« la fin irrémédiable des temps faciles »*.

Il y a une limite à la croissance, explique le statisticien, parce qu'une grandeur qui augmente de 3 % par an double en vingt ans. *« La perpétuation de ce mouvement serait une multiplication par 1024 en 200 ans. Voyez-vous les gens consommer 1 000 fois, ou seulement 500, ou seulement 60 fois plus qu'aujourd'hui ? »*, énonce-t-il en une évidence si singulièrement oubliée par tous les économistes et dirigeants d'aujourd'hui.

LE CONCEPT DE SEUIL

Mais pour analyser le blocage de la croissance au-delà de l'évidence arithmétique, il faut se tourner vers Ivan Illich, qui dès les années 1960 a commencé la critique de l'extension de la société industrielle. A travers l'analyse de la crise de l'Eglise, de l'impérialisme américain, du fonctionnement des systèmes éducatif et de santé, il a forgé des concepts qui restent aujourd'hui d'une étonnante validité. D'abord, celui de la contre-productivité des institutions : *« Si l'on ajoute aux coûts de production les effets secondaires non désirés de la plupart des institutions, celles-ci apparaissent non comme des outils de progrès, mais comme les obstacles principaux à la réalisation des objectifs qui précisément constituent leur but manifeste et technique. »*

La démonstration est la plus convaincante dans *Nemesis médicale*, que devraient lire en urgence tous ceux qui veulent combler le trou abyssal de la Sécurité sociale : l'institution médicale n'améliore plus la santé, mais au contraire *« produit une société morbide »*. Les maladies nosocomiales se répandent, les antibiotiques deviennent inefficaces, et la création incessante de nouvelles anomalies engendre *« une production professionnelle de traumatismes psychologiques »*.

La contre-productivité des institutions est mesurable à partir d'un autre concept-clé d'Illich, celui de seuil, exprimé par une *« loi économique générale : tout produit industriel dont la consommation par personne dépasse un niveau donné exerce un monopole radical sur la satisfaction d'un besoin »*. Par exemple, l'automobile a dépasssé de très loin ce seuil, et bloque les autres modes de satisfaction du besoin de transport. On pourrait s'exercer à appliquer la loi d'Illich à bien d'autres produits, par exemple la télévision, la climatisation ou le téléphone portable.

Le *« monopole radical »* n'est pas une fatalité technique : il correspond à un enjeu politique tel que, au-delà du seuil, *« tout input supplémentaire ne fait qu'augmenter l'inégalité, l'inefficacité et l'impuissance »*. Le développement de *« l'institution technique »* produit des sociétés non seulement polluées et inefficaces, mais où l'autonomie et la liberté des individus sont amoindries.

A quoi, au final et citant Hans Jonas – quelle surprise de découvrir qu'Illich a croisé le grand philosophe allemand ! –, il appelle à maîtriser *« les sources du mirage industriel »* par la *« lutte politique pour le droit à l'intensité de l'acte productif personnel »*. Fourastié pourrait être d'accord, qui décrit l'homme des *Trente Glorieuses « seul, en face de lui-même, n'ayant (presque) rien à faire, sinon penser à des choses bizarres qu'il ne comprend pas »*.

Hervé Kempf

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
Spécialiste du livre épuisé
15 millions de livres
tél. : 0892 35 01 00 *
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - 75006 Paris
(RER B Luxembourg) * 0,34 € / min.

Prévenir, Dépister, Guérir.

Le livre vérité, le livre recours
d'un médecin psychothérapeute engagé dans la lutte contre ce fléau.
ARMAND COLIN
En vente chez votre libraire

Conversation Le romancier américain, scénariste en rupture de ban avec Hollywood, publie « Samaritain »

Richard Price et l'Apocalypse

JÉRÔME BREZILLON

Richard Price croit aux choses subites et redoutables. Exactement comme celles qui arrivent à Ray Mitchell, personnage principal du *Samaritain*, son nouveau roman (Presses de la Cité, traduit de l'américain par Jacques Martinache, 464 p., 19,80 €).

La quarantaine, ancien enseignant, devenu chauffeur de taxi puis scénariste d'une série télévisée à succès, Ray Mitchell se réinstalle sans raison – c'est autour de cette question que s'organise le récit – à Dempsy, dans la banlieue de New York, dans la cité de son enfance. Il reprend l'enseignement à titre bénévole, commence une liaison avec une femme mariée du quartier, anime un atelier d'écriture au lycée. Un mois plus tard, Ray est violemment agressé dans son appartement. C'est à Nerese Ammons, inspectrice de police noire, amie d'enfance de Ray, qu'est confiée l'enquête. Contre toute attente, il refuse de porter plainte et de dénoncer le coupable, qu'il connaît.

Pas besoin d'aller très loin pour comprendre que Ray Mitchell est l'alter ego de Richard Price. Ce dernier a été professeur de lycée, puis scénariste à Hollywood. Il transpirait beaucoup, pour des tarifs souvent intéressants tout de même, supérieurs à 1 million de dollars, et pour un résultat toujours satisfaisant. *La Couleur de l'argent*, de Martin Scorsese, *Sea of Love*, de Harold Becker, ou *Kiss of Death*, de Barbet Schroeder, portent autant la marque de leur réalisateur que de leur scénariste, qui n'a pas son pareil pour trouver un cadre dramatique à ce qu'il sait faire le mieux, en l'occurrence l'étude d'un microcosme, les arnaqueurs au billard ou les voleurs de voitures.

« LE LEURRE DU MELTING-POT »

Cette double vie de romancier scénariste touche aujourd'hui à sa fin. *« Je n'en peux plus de courir de réunion en réunion pour des projets qui ne se monteront jamais. C'était difficile de travailler à Hollywood auparavant, c'est presque impossible aujourd'hui. Il fallait que je revienne à l'essentiel, c'est-à-dire à moi. Ray Mitchell est quelqu'un que je côtoie chaque jour. Ecrire ce roman était comme s'ouvrir une veine. C'était particulièrement difficile car il fallait, d'un côté, faire la part de ce qui relevait de la thérapie, de l'autre, préserver l'intérêt du lecteur. J'ai l'impression de m'être collé sur un miroir pour écrire ce livre. »*

Richard Price écrit au couteau, parle au ralenti, baisse la tête quand il consent à répondre, regarde derrière lui pour vérifier si la fenêtre est bien ouverte, puis évoque tranquillement l'Apocalypse. Il sait de quoi il parle. Celle-ci survient dans presque tous ses romans, de *Clockers* au *Samaritain* en passant par *Ville noire, ville blanche*. Et prend toujours pour cadre la ville de Dempsy, transposition romanesque du Bronx, où l'écrivain a grandi.

Richard Price n'a consacré qu'un seul roman au Bronx. Son premier, *The Wanderers* (*Les Seigneurs*), jamais traduit en français, récit bouleversant d'un gamin paumé dans les années 1950 qui voyait dans la délinquance et le phénomène des bandes la seule échappatoire possible à la médiocrité ambiante. *« J'ai grandi dans un "ensemble social". Il n'y a jamais eu de melting-pot aux Etats-Unis, c'est un leurre. Les Noirs et les Hispaniques ne se mélangent pas, les juifs et les Coréens non plus. Sauf dans ces années-là, dans ces "ensembles sociaux". On ne connaissait pas le mot ghetto, nous on se mélangeait. J'ai voulu raconter cette époque, mais en même temps que j'entrais en littérature je faisais mes adieux à mon enfance et à mon adolescence. Dempsy est devenu mon territoire, parce que justement cette ville peut se trouver n'importe où. »*

A Dempsy, le lecteur de Richard Price a fait l'expérience de la terreur. La taylorisation qui préside à la distribution du crack dans *Clockers*, l'échec du mouvement des droits civiques et de l'intégration dans *Ville noire, ville blanche*, à travers une enquête sur un meurtre où une femme blanche accuse un Noir du crime qu'elle a commis. Avec ces deux romans, Richard Price imprime sa marque de fabrique et s'immerge totalement dans son sujet. Pour *Clockers*, il passe des mois à Jersey City avec des dealers et des flics. Le premier soir, il voit trois cadavres. Le deuxième, une tête dans un sac de sport. Le troisième soir, il va beaucoup mieux. Il a compris que, dans une ville en guerre, les pertes sont inévitables. *« J'avais pris mon casque, mon treillis et mon carnet de notes. J'ai côtoyé des dealers fous, certains étaient obsédés par la religion, la plupart étaient incapables d'aligner deux mots, j'ai même failli me faire abattre. »*

Le Samaritain va plus loin en quelque sorte. Ce n'est pas une société décomposée qui préoccupe Richard Price, mais la figure même de l'écrivain et d'une existence en lambeaux. *« J'ai écrit ce livre pour rassembler tout ce que je pouvais. Il n'y avait pas de recherche à mener, juste à espérer qu'une main se tende pour me permettre de remettre les choses en ordre dans ma vie. »*

Samuel Blumenfeld

Idées Myriam Anissimov à propos d'un recueil d'articles de presse, publiés entre 1955 et 1987, où l'écrivain italien commente l'actualité

Pour Primo Levi, il s'agissait « d'échapper à l'étiquette de témoin des camps »

Parus dans *La Stampa* et dans la presse turinoise, les textes de Primo Levi rassemblés par les éditions Robert Laffont sous le titre *L'Asymétrie et la vie. Articles et essais 1955-1987* (traduits de l'italien par Nathalie Bauer, 318 p., 21 €) sont tous inédits en français. La romancière et critique littéraire Myriam Anissimov (1), auteur notamment d'une biographie de Primo Levi (*Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*, éd. J.-C. Lattès, 1996), revient sur la figure de l'écrivain italien qui dit l'indicible épreuve des camps dans *Si c'est un homme* (1947). Il se suicida en 1987.

Pour le lecteur de ce recueil, Primo Levi apparaît comme un homme curieux de tout, qui n'hésite pas à commenter l'actualité, notamment dans les journaux de son pays. Comment en est-il venu à manifester une curiosité aussi diverse ?

L'origine remonte à son enfance, et à l'éducation intellectuelle que lui a donnée son père, Cesar Levi, un ingénieur en mécanique. C'est lui qui lui a transmis le goût des sciences. Ce père s'était fait confectionner un manteau avec de nombreuses poches pour y ranger ses livres de vulgarisation scientifique, qu'il lisait lui-même trois par trois et faisait lire à son petit garçon. C'est ainsi que Primo Levi décidera, dès l'âge de 14 ans, de devenir chimiste et développera un esprit curieux de tous les domaines de l'existence.

Dans ce recueil, un article comme « L'asymétrie et la vie » en témoigne, ou encore les chroniques d'actualité qu'il a écrites dans *La Stampa*, à partir de 1975. Même s'il y débute avec des articles sur les persécutions antisémites, notamment un texte sur le ghetto de Varsovie, c'est à cette époque un moyen d'échapper à l'étiquette de « témoin des camps » qui le poursuivait depuis la réédition de *Si c'est un homme* par la maison d'édition Einaudi, en 1958. C'est d'ailleurs dans ces pages qu'il a publié les nouvelles qui composent le recueil *Lilith*, publié en 1981 sous pseudonyme, car il craignait que ses amis et les survivants des camps nazis ne trouvent cette partie de son œuvre moins sérieuse et n'en soient blessés.

Quelles caractéristiques de l'écrivain retrouvez-vous dans ce recueil ?

Quoique forcément inégaux, ces textes sont très intéressants pour ceux qui ont lu les grands livres de Primo Levi, comme *Le Système périodique* et *La Trêve*, ces livres qui ont fait de lui, avec *Si c'est un homme*, l'un des esprits les plus lumineux de ce temps. Il voit tout sous un angle pétillant et intelligent, et l'exprime avec cette clarté qui était si importante pour lui. Il avait d'ailleurs écrit en 1976 un article très engagé dans *La Stampa* contre les obscurités du style. Levi lui-même disait qu'il écrivait comme un chimiste et pesait chaque mot. La chimie, comme science exacte, lui donnait l'exemple d'une utilisation rigoureuse du langage. Le *« rapport de fin de semaine »* et la neutralité du regard qu'il suppose restaient ses modèles. Il avait ainsi dit à propos du *Système périodique* : *« J'écris parce que je suis chimiste. La chimie est une lutte avec la matière, un chef-d'œuvre de rationalité, une parabole existentielle. La chimie apprend à rester vigilant avec la raison. Quand celle-ci se rend, le nazisme et le fascisme ne sont pas loin. »* Il avait commencé à écrire après avoir soutenu son doctorat de chimie en 1941, quand il travaillait dans le laboratoire d'une mine de nickel près de Turin, à Balangero, et qu'il restait cloîtré par crainte de se faire rafler par la milice.

En bref, c'était un homme des Lumières qui avait foi dans le langage, dans la raison, et qui ne fut malheureusement considéré comme un véritable écrivain qu'après sa mort. Dans le monde intellectuel, il était simplement perçu comme un témoin de l'Histoire, sans doute parce qu'il était chimiste et originaire de Turin, donc provincial. Ce n'est qu'après son suicide qu'il sera mentionné dans les encyclopédies italiennes, où il passe de rien à tout à la consécration qui fait de lui le plus grand romancier italien.

Ce sont cette même vigilance et cette même lucidité que Primo Levi a mises au service de la mémoire de la Shoah ?

Plus qu'un gardien de la mémoire de la Shoah, je crois que c'est pratiquement un des seuls avec Robert Antelme, Jean Améry et Mordekhai Strigler qui aient analysé à ce point le système concentrationnaire, en tant que témoin survivant, et exposé la façon dont il affectait les bourreaux aussi bien que les victimes. C'est d'ailleurs là-dessus qu'il revient à la veille de son suicide dans *Les Naufragés et les rescapés* (titre qu'on pourrait traduire en fait par *Les Engloutis et les rescapés*).

De plus, c'est l'un des rares témoins qui ne s'est pas laissé contaminer par ce qu'on a appris de la Shoah après la guerre par d'autres témoignages et le cinéma ou les photos. Il n'écrit que sur ce qu'il a vu de ses propres yeux. De ce point de vue, *Si c'est un homme* n'est donc pas le récit le plus complet sur la Shoah, mais celui qui dévoile le mieux le fonctionnement de la machine concentrationnaire. Levi disait souvent qu'à Auschwitz, il avait pu regarder l'homme sans inhibitions.

Propos recueillis par Fabienne Dumontet

(1) Myriam Anissimov est également l'auteur d'une biographie de Romain Gary, *Romain Gary, le caméléon* (Denoël, 2004).

"Normandie et Caraïbes, naturalisme et exotisme, phrase sèche et paysages moites font tout le prix de ce livre."
Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

"Une de ces lectures qu'on quitte à regret : on laisse le livre ouvert… on s'ennuie de lui."
François Nourissier, *Le Figaro Magazine*

MERCVRE DE FRANCE

Maléfices

Suite de la première page

En octobre 1655, Jon Magnusson, pasteur luthérien d'Eyni, dans le Skutulsfjördur, tombe malade : un esprit diabolique bondit sur lui la nuit, rampe sur ses jambes ou se frotte contre elles, lui suggère des *« pensées étranges, impures et mauvaises »* et lui enfonce *« ses griffes, qui étaient comme des aiguilles brûlantes, dans le cou »*. Pour Magnusson, il ne fait aucun doute que les coupables sont deux hommes, Jon Jonsson père et fils, avec lesquels il a un long contentieux. C'est là l'ambition de son récit : étayer ses accusations qui conduisirent les Jonsson sur le bûcher. Bien qu'étroitement liée à cette seule affaire personnelle, sa relation porte au jour des questions centrales pour comprendre la vague de persécution de la sorcellerie dans l'Europe moderne.

Elle met en scène un protagoniste direct et acharné de la persécution, que la condamnation des Jonsson ne suffit pas à apaiser et qui tourne sa vindicte, en vain cette fois, contre une jeune femme de leur famille. L'écriture autobiographique, la précision inquiète avec laquelle Magnusson décrit ses tourments, la violence de ses attaques contre ceux qu'il soupçonne, son souci maniaque d'accumuler preuves et témoignages dévoilent ainsi les catégories d'interprétation et d'action qu'un clerc modeste mais cultivé pouvait investir à l'égard des sortilèges et de la magie. Il pense, par exemple, que les sorciers ne peuvent le tourmenter que s'ils savent exactement où il est (ce qui explique pourquoi il change sans cesse de lieu ou de pièce, quitte son lit pour dormir par terre, se réfugie chez des voisins), qu'ils utilisent signes mystérieux, charmes et sorts, suscitent des apparitions malfaisantes… Son histoire atteste également l'existence connue de tous de pratiques prophylactiques, médicales, divinatoires, qui puisaient amplement dans le vieux fonds mythologique islandais des formules magiques et des runes – telles les redoutables *« runes de flatulence »* dont les Jonsson reconnurent avoir usé et dont le nom suffit à indiquer les effets attendus.

La persécution fut aussi, en Islande comme ailleurs, une entreprise de disqualification et de requalification de nombreux savoirs villageois traditionnels, de ces pratiques de conjuration, gestes de rebouteux, sortilèges destinés aux animaux, rites de fertilité et de guérison qui pouvaient, à l'occasion, se changer en mauvais sorts et en envoûtements.

En cela, perdu dans son fjord glacial, Jon Magnusson fut bien un représentant idéal-typique de la grande chasse aux sorciers de la période moderne.

Olivier Christin